

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 166

LA
MÉDECINE ÉGYPTIENNE
DES ORIGINES
A L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 10 juillet 1933

PAR

René-Louis-Pierre FOURNIER

INTERNE DES HÔPITAUX

Né à BORDEAUX (Gironde), le 13 novembre 1903.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CREYX, professeur.....	<i>Président.</i>
		BONNIN, professeur.....	} <i>Juges.</i>
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1933

Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 166

LA
MÉDECINE ÉGYPTIENNE
DES ORIGINES
A L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 10 juillet 1933

PAR

René-Louis-Pierre FOURNIER

INTERNE DES HÔPITAUX

Né à BORDEAUX (Gironde), le 13 novembre 1903.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CREYX, professeur.....	<i>Président.</i>
		BONNIN, professeur.....	} <i>Juges.</i>
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS. SUCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

—
1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELLIER.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOU.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	GREYX.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Clinique dentaire.....	GAVALIÉ.

MM MICHELEAU (Médecine générale), MURATET (Anatomie pathologique), GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie), PERY (Obstétrique), PERRENS (Maladies mentales).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	N.	Obstétrique.....	RIVIÈRE.
id.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	DAMADE.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	PIÉCHAUD.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
id.....	DELMAS-MARSALET.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac..	GOLSE.
Accouchements.....	PERY.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....			
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.			MM. CABANNES.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			N.
id..... Clinique dentaire.....			GOURDON.
			DELGUEL.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE DE MON PERE

A MA MERE

MEIS ET AMICIS

A MES MAÎTRES DE L'INTERNAT DES HOPITAUX

INTERNAT PROVISOIRE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR PORTMANN.

MONSIEUR LE DOCTEUR RABERE.

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ F. PIECHAUD.

INTERNAT :

MONSIEUR LE PROFESSEUR BONNIN.

MONSIEUR LE PROFESSEUR ANDERODIAS.

MONSIEUR LE DOCTEUR BOUSQUET.

MONSIEUR LE PROFESSEUR CASSAET.

MONSIEUR LE PROFESSEUR ABADIE.

MONSIEUR LE PROFESSEUR CRUCHET.

MONSIEUR LE DOCTEUR CHARBONNEL.

MONSIEUR LE DOCTEUR LACOUTURE.

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR M. CREYX,

*Professeur d'Hydrologie thérapeutique et Climatologie
à la Faculté de médecine de Bordeaux,
Médecin de l'Hôpital Saint-André,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

LA MÉDECINE ÉGYPTIENNE

DES ORIGINES A L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE

AVANT-PROPOS

« La science de la médecine, si elle ne veut pas être abaissée au rang de métier, doit s'occuper de son histoire et soigner les vieux monuments que les temps passés lui ont légués. »

(Emile LITTRÉ.)

Nous éliminons du cadre de notre sujet l'Ecole médicale d'Alexandrie, car ses caractères tranchés lui confèrent une individualité propre.

« Ce sont les textes qui constituent le corps de l'histoire », a écrit Daremberg ⁽¹⁾. Aussi tiennent-ils une place considérable dans ce travail, et les historiens qui en furent privés une place insignifiante.

Si la citation exacte est la probité de l'historien, la référence précise en est la politesse : index et notes ont été l'objet de toute notre attention.

La nomenclature bibliographique est forcément incom-

(1) *Histoire des sciences médicales*, p. 13.

plète : elle ne renferme pas tous les travaux que nous avons consultés, encore moins tous ceux que nous aurions voulu consulter. Nous n'avons indiqué que les documents qui nous servent de preuves et les auteurs dont la pensée nous a guidé.

La chronologie est conforme à celle de J. H. Breasted dans *A History of the Ancient Egyptians* (1920).

La médecine égyptienne offre un vif intérêt général en raison de son antiquité et de son influence sur la médecine hippocratique; mais elle présente aussi un intérêt spécial pour la France. Français, en effet, les savants de l'Institut d'Égypte, fondé par Bonaparte, Jean-François Champollion et bien d'autres, dont les admirables découvertes nous restituent l'histoire et la vie même de l'ancienne Égypte. Français encore, en majorité, les artisans de la résurrection économique, qui rendirent à la vallée du Nil ses antiques caractères de terre « ardente et fertile, chaude et riante » (2). Français toujours, Barthélemy Clot, de Grenoble, fondateur, en 1827, de l'École de médecine du Caire...

C'est enfin pour nous un agréable devoir que de remercier M. le Professeur Creyx de l'honneur qu'il nous fit en nous confiant une thèse sur un pays dont on écrivait naguère : « ... tout invite à se demander si, sur cette route où l'humanité chemine en quête du Paradis, l'étape que représente l'Égypte antique n'est pas de celles où il a pu sembler, par moments, que le but était presque atteint. » (3).

(2) Fromentin, in Louis Gonse, Eugène Fromentin, peintre et écrivain, *Ouvrage augmenté d'un Voyage en Égypte*, oct.-déc. 1869, p. 298.

(3) Henri Berr [40], *Avant-Propos*, p. xvi.

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES DOCUMENTAIRES

Les sources d'informations sur la médecine au temps des pharaons comprennent : les récits des historiens, les monuments, les squelettes et momies et les papyrus. Ces sources sont d'inégale valeur, mais l'étude du passé doit se pencher vers chacune d'elles.

Les historiens. — Les premiers historiens grecs en quête de renseignements vinrent en Egypte au temps de la conquête persane. Hécatée de Milet visite la vallée du Nil pour rédiger ses *Généalogies*. Hérodote d'Halicarnasse consacre tout le deuxième livre de ses *Histoires* à l'Egypte, qu'il parcourt vers 450. Manéthon compose à la cour des Ptolémées des *Aegyptiaca* au III^e siècle avant Jésus-Christ. Diodore de Sicile, pour composer sa *Bibliothèque historique*, visite la vallée du Nil de 60 à 57 avant Jésus-Christ. Enfin, Strabon consacre le XVII^e et dernier livre de sa *Géographie* à l'Egypte, qu'il visite vers l'an 27 de notre ère. Quel parti l'étude de notre sujet peut-elle tirer du témoignage de ces historiens, dont nous ne citons ici que les principaux ? Ces auteurs n'apparaissent qu'au V^e siècle avant Jésus-Christ : ils sont donc postérieurs à l'époque dont nous traiterons. Aucun des voyageurs grecs ne sait lire les hiéroglyphes ; ils ne sont renseignés que par des intermédiaires dont ils ne peuvent contrôler la véracité. En dernier lieu, pas un seul n'est médecin. Chabas a jugé ainsi Hérodote et Diodore, les seuls qui aient traité volontiers des sujets médicaux : « On sait assez que leurs relations sont un mélange de quelques notions vraies, d'erreurs nombreuses allant jusqu'à l'absurdité, et de commentaires portant presque toujours à faux, malgré leur appa-

rence de sincérité; nous n'oserions donc affirmer, sous leur garantie seule... » [10, p. 333]. Pour les raisons déjà indiquées, nous adopterons l'opinion du célèbre égyptologue.

Les monuments (tableaux, inscriptions, stèles, peintures murales, vases ornés, figurines, statues) représentent une source documentaire authentique et féconde. Nous en apprécierons tout l'intérêt au chapitre de l'Art, ainsi qu'à celui de la Chirurgie.

Squelettes et momies nous donnent de précieux renseignements sur la maladie dans l'antique Egypte. Enrichie depuis une vingtaine d'années par la possibilité de l'étude histologique et même bactériologique des tissus momifiés, la paléopathologie égyptienne est une mine d'informations.

Les papyrus. — Tirés d'une cypéracée, les papyrus se présentent sous forme de rouleaux de longueur variable. Ces manuscrits étaient rédigés par le scribe à l'aide d'un roseau. Les papyrus médicaux sont écrits en caractères hiératiques, simplification cursive et abrégée de l'écriture hiéroglyphique. Le texte est à l'encre noire et les titres sont à l'encre rouge, d'où leur nom de rubriques. L'exposé de la maladie et l'indication des doses de médicaments à prescrire sont parfois aussi marqués en rouge.

D'après Clément d'Alexandrie, sur les quarante-deux livres d'Hermès, les six derniers, consacrés à la médecine, traitaient de l'anatomie, des maladies, des instruments, des médicaments, des yeux et, enfin, des femmes. Cette encyclopédie a péri. Une inscription funéraire du milieu du xxviii^e siècle nous révèle que le pharaon Neferirkere, du début de la V^e dynastie, inspectait à Thèbes des travaux dirigés par Weshptah, son vizir et premier architecte, lorsque ce dernier perdit soudain connaissance. Le pharaon envoya chercher la bibliothèque des écrits, en même temps que ses principaux médecins. Ceux-ci, après avoir consulté les papyrus, informèrent Sa Majesté que l'architecte était perdu ⁽¹⁾. Ce docu-

(1) Urkunden, I, 42, I. 3.

ment capital prouve l'existence d'une littérature médicale dès l'Ancien Empire.

Les fouilles exécutées en Egypte ont permis de découvrir plusieurs papyrus médicaux.

Les papyrus de Berlin. — Le Musée de Berlin possède un grand et un petit papyrus Brugsch. Le petit comprend 15 pages; « sur lui nous ne savons provisoirement rien », écrivait Joachim en 1890 [30, p. ix]. Bien qu'il s'agisse de la capitale allemande, cette ignorance provisoire dure encore. Le grand papyrus de Berlin (n° 3.038) fut trouvé près de Saqqarah, aux environs du Caire, par Passalacqua, en même temps qu'un acte judiciaire de l'époque de Ramsès II (vers 1300 avant Jésus-Christ) dans un vase de terre cuite enfoui à dix pieds sous les sables du désert. « Par là s'explique l'admirable conservation du manuscrit », d'après Wreszinski [6, p. v]. Long de 5 m. 16 et large de 0 m. 20 il porte vingt et une colonnes d'écriture au recto et deux au verso. Cette écriture est caractéristique de la XIX^e dynastie et correspond au xiv^e siècle avant Jésus-Christ. Certaines parties du manuscrit indiquent une origine bien antérieure. Ainsi, le traité contre l'inflammation attribué au temps du roi Usaphaïs [61, p. 89] remonterait aux environs du troisième millénaire avant Jésus-Christ. « Le contenu du papyrus, issu de sources variées, n'est pas systématiquement ordonné; les parties se succèdent arbitrairement, dans l'ordre où les divers traités auxquels il les empruntait tombaient sous les yeux du compilateur. » [61, p. xii]. Citons, dans le désordre où ils se présentent : des remèdes contre les vers, les maladies de poitrine, de cœur, des jambes, du ventre, des oreilles; contre les hématuries; un traité des vaisseaux; la diagnose de la fécondité des femmes... L'ensemble, en 280 lignes, renferme 170 prescriptions.

Le *papyrus Ebers*, jusqu'à la publication récente de celui d'Edwin Smith, a été considéré comme le document capital. « Il surpasse tous les autres papyrus médicaux par la richesse de son contenu, son intégrité et sa correction; c'est le plus

grand, le mieux écrit et le mieux conservé des papyrus médicaux, et il fut acquis par Ebers pendant l'hiver 1872-1873 lors de son séjour en Egypte. » [30, p. ix]. Long de 20 m. 23, large de 0 m. 30, il se compose de 108 pages de 20 à 22 lignes, sauf rares exceptions; 2.289 lignes au total. Dans le numérotage des pages, les chiffres 28 et 29 sont omis, de sorte que l'on passe, sans interruption du texte, de la page 27 à la page 30, et que le papyrus se termine à la page 110. Cent dix était en Egypte un nombre heureux : terme ultime de la longévité humaine. Aussi, l'irrégularité de numérotage pourrait bien être un stratagème du scribe pour finir par un chiffre faste. Un calendrier situé au verso a aidé à établir qu'« on peut soutenir, avec une vraisemblance proche de la certitude, que le papyrus Ebers fut écrit au milieu du xvr^e siècle, sûrement sous la XVIII^e dynastie, au plus tard 1500 avant Jésus-Christ » [49, p. 5-137]. Mais ce travail n'est pas original. « Que ce manuscrit ne soit en fait qu'une copie, le papyrus lui-même en présente des preuves positives. En quelques endroits, à savoir page 18, ligne 1; page 89, ligne 1, et page 90, ligne 3, nous trouvons à l'encre rouge, au milieu du texte, les mots *gem-sen* = « trouvé détruit. » Que signifie cette expression dans un travail original ? De loin en loin, quelques chapitres se répètent, avec simplement des variantes insignifiantes... » [30, p. xi]. « Le papyrus Ebers nous met en présence d'un compendium ou recueil de l'art médical, composé au plus tard vers 1550 avant Jésus-Christ, mais dont les diverses parties appartiennent à des époques plus ou moins anciennes », conclut Joachim [30, p. xii]. Ce papyrus contient 875 prescriptions concernant les sujets les plus divers : maladies vermineuses, affections viscérales, oculaires, gynécologiques; recettes capillaires, pour exterminer la vermine; abcès et autres grosseurs, etc. Exhumé à Thèbes, le papyrus Ebers est aujourd'hui l'orgueil de la Bibliothèque universitaire de Leipzig.

Le papyrus de Hearst fut découvert en 1901 par l'expédition américaine de Californie. Il est « d'une époque quelque peu

postérieure à celle du papyrus Ebers, à peu près du temps de Thutmose III » (vers 1500 avant Jésus-Christ). Il se compose de fragments empruntés à divers traités. En 273 lignes il contient 260 prescriptions dirigées contre les maux les plus variés : maladies de l'intestin, du cœur, de la vessie, de la poitrine; douleurs dentaires; affections vermineuses; morsures de crocodiles, d'hippopotames et de fauves; recettes contre la chute des cheveux et les cheveux gris, etc.

Les papyrus de Kahoun. — Vers l'entrée du Fayoum, Flinders Petrie, pendant l'hiver de 1888-1889, découvrit, parmi les vestiges de Kahoun, ville de la XII^e dynastie (construite autour de 1900 av. J.-C.), « plusieurs dépôts de papyrus en fragments si mutilés qu'on pouvait désespérer d'en tirer jamais quoi que ce fût d'intelligible...; certains étaient presque en miettes, lorsqu'on les déterra » [36, p. 403]. Or, un fragment concerne l'art vétérinaire, un second la gynécologie. Pour *l'art vétérinaire*, « le papyrus de Kahoun est le premier document que nous en ayons, et, si ancien qu'il soit par l'écriture, il n'est que la copie d'un ouvrage plus ancien encore, l'un de ceux dont les contemporains des rois memphites pratiquaient les recettes. Il était fort long, et les portions qui en subsistent fournissent un texte à peu près suivi de quarante-huit colonnes verticales. Il était écrit avec soin dans une sorte d'hiéroglyphes cursifs; les colonnes sont séparées par des lignes noires et les titres enfermés dans de longs cadres étendus au-dessus des colonnes qui renferment chaque apophtegme », rapporte Maspero [36, p. 416]. Quant au *fragment gynécologique*, il comprend trois pages renfermant respectivement 9, 8 et 18 recettes, soit 35 au total, concernant les maladies des femmes et le diagnostic de la fécondité, voire celui du sexe de l'enfant à naître. Par malheur, ce manuscrit est très détérioré et beaucoup de mots sont illisibles.

Le papyrus de Londres. — Ce papyrus devint la propriété du Musée britannique, sous le numéro 10059, par don de l'Institut royal de Londres, où il était demeuré de longues années sans attirer l'attention. On ignore quand et comment

cette société savante en avait pris possession. Ce papyrus est un palimpseste : les traces de l'écriture primitive reparaissent partout, parfois si fortes qu'elles gênent la lecture, surtout sur les reproductions. L'état du manuscrit, rongé par les vers, est très mauvais. Aujourd'hui, le papyrus se présente sous la forme d'un rouleau de 2 m. 40 de long et de 0 m. 175 de large environ. Le début et la fin sont perdus, de sorte que l'étendue première du document est inconnue. Le papyrus est écrit des deux côtés. Le recto contient neuf colonnes et le verso dix. Le nombre et la longueur des lignes varient d'une colonne à l'autre. L'écriture « appartient au type de l'époque de la mort de Ramsès II à Ramsès IV, donc le manuscrit a pu être écrit aux environs de 1200 », déclare Wreszinski, à qui nous avons emprunté les détails précédents [62, p. xiii-xiv]. Le papyrus de Londres est encore un recueil dont les différentes parties remontent à diverses époques. Son contenu, réparti en vingt-deux chapitres, comprend soixante-trois formules magiques et recettes, plus spécialement dirigées contre les maladies des yeux, des femmes et surtout contre les brûlures.

Le papyrus d'Edwin Smith. — En raison de son intérêt primordial, nous lui consacrons un chapitre spécial.

A cette liste, il convient d'ajouter les *papyrus de Leyde et Harris*, présentant de l'intérêt au point de vue de la magie médicale, surtout le papyrus de Leyde, et quelques fragments, très intéressants mais inédits « et qui seront publiés ultérieurement par Alan H. Gardiner » (Breasted, cité par Abel Rey [50, p. 308]).

Rejetant toute discussion de la valeur des manuscrits cités, dans ce chapitre d'ordre purement documentaire nous nous bornerons à remarquer que tous les papyrus médicaux actuellement connus datent du Moyen Empire et du début du Nouvel Empire par leur rédaction (autour de 1500 av. J.-C. en moyenne), mais que certaines de leurs parties remontent très haut dans le passé.

CHAPITRE II

L'ANATOMIE ET LA PHYSIOLOGIE

I. — L'anatomie.

La tradition, recueillie par Manéthon, suivi par Pline et Aulu-Gelle, rapporte qu'Athonis, fils et successeur de Ménès, fondateur de la I^{re} dynastie (environ 3400 av. J.-C.), était médecin et aurait consacré le premier de ses six livres médicaux à l'anatomie fondée sur la dissection du corps humain. D'après le même Manéthon, Tsortros, second pharaon de la III^e dynastie (vers 2900 av. J.-C.), se serait aussi adonné à l'anatomie.

Les auteurs s'accordent à reconnaître trois chapitres consacrés à l'anatomie dans les papyrus. L'un au papyrus de Berlin (p. xv et xvi [61, p. 89 et s.]), deux au papyrus Ebers : le célèbre traité du *Livre secret du médecin, de la marche du cœur et de la connaissance du cœur* (p. xcix et s. [30, p. 180 et s.]) et le court passage, inclus à la suite, attribué au temps du roi Usaphaïs. En fait, aucun de ces trois morceaux classiques n'est un travail d'anatomie proprement dite. Tous les trois traitent d'angéiologie. Mais à la nomenclature pure et simple des vaisseaux, ils joignent des considérations physiologiques, pathologiques et thérapeutiques sur lesquelles nous aurons à revenir. Aussi nous paraît-il plus exact de voir en eux des traités en miniature de l'appareil circulatoire, comprenant, comme les ouvrages modernes : structure, fonctions, maladies et traitement. L'angéiologie de ces traités n'est guère brillante. Certes, le cœur y est

reconnu « le centre des vaisseaux de tous les membres » [30, p. 180], mais artères et veines sont confondues sous le même nom de métu; les uretères sont cités parmi les vaisseaux sanguins; quant au nombre de ces derniers, il relève uniquement de la fantaisie.

« La tête de l'homme a vingt-deux vaisseaux... Il y a deux vaisseaux aux seins... Il y a deux vaisseaux aux jambes... Il y a deux vaisseaux de l'occiput, deux du sinciput, deux des yeux, deux des paupières, deux des narines... » (Papyrus de Berlin.) « Il y a quatre vaisseaux dans les narines... Il y a six vaisseaux qui vont, trois au bras droit et trois au bras gauche... Il y a quatre vaisseaux qui vont au foie... » (Papyrus Ebers.)

Faut-il conclure que les Egyptiens eurent en anatomie des yeux pour ne point voir ? Non. Les papyrus, dans l'ensemble, montrent nettement une connaissance générale de la structure du corps humain, des vaisseaux, des muscles, des nerfs et des tendons, du cerveau, des organes des sens et des différents viscères. Aussi remarquable en anatomie que sous les autres rapports, le papyrus d'Edwin Smith contient des définitions, des descriptions ou des allusions très exactes. La tempe est la région de la face située entre l'orbite et la trompe d'Eustache, derrière la joue. Maxillaire et os zygomatique sont présentés comme parties importantes de la région faciale du crâne. L'articulation temporo-maxillaire et l'os temporal sont bien décrits. Par ailleurs, la relation entre la fracture du temporal et l'ouïe est connue, de même que le danger de la fracture de la clavicule pour les vaisseaux sous-jacents. Dans un cas de fracture du crâne, on trouve une allusion à la rupture des membranes méningées et au liquide céphalo-rachidien.

Breasted estime que la somme des connaissances anatomiques démontrée par le papyrus d'Edwin Smith implique la pratique de la dissection humaine, et cette opinion, corroborant, après tant de siècles, les assertions de Manéthon, nous paraît indiscutable. Jusqu'à quelle époque et dans quelles

conditions l'anatomie fut-elle étudiée sur le cadavre ? Cette question est insoluble jusqu'à plus ample informé, mais la dissection paraissait abandonnée depuis fort longtemps lorsque l'Ecole d'Alexandrie y recourut de nouveau.

Pratiquement, aucun traité didactique d'anatomie pure ne nous est parvenu. Selon toute vraisemblance, les bibliothèques antiques durent néanmoins en posséder. En définitive, nous croyons devoir partager les conclusions de Georgy Sobhy [58, p. 6] : « ... l'anatomie fut étudiée à part, considérée comme une branche spéciale du savoir, et, quoique ces archives archaïques soient rares et éparses, elles montrent qu'il fut beaucoup écrit sur ce sujet et que tout a péri au cours des âges ou reste enterré dans la profondeur du sol pour être révélé un jour et nous éclairer sur la sagesse antique. »

II. — La physiologie.

La physiologie est sous la dépendance étroite de la physique, de la chimie et des sciences naturelles, au point que de bons esprits lui contestent une individualité propre. Sa personnalité ne se dégage guère avant la découverte d'Harvey au ^{xvii}^e siècle de notre ère, et il serait peut-être excessif de prétendre que, de nos jours, elle est affranchie complètement du fatras philosophique qui l'accablait encore au temps de Claude Bernard.

Dans ces conditions, il serait injuste de faire grief à l'ancienne Egypte de son ignorance; au contraire, nous devons la louer si elle nous révèle quelques connaissances physiologiques.

D'une façon au moins rudimentaire, les Egyptiens savent la fonction essentielle des divers appareils; même ils ont rattaché la sécrétion biliaire au foie et reconnu les relations entre cet organe et la digestion. D'ailleurs, ils paraissent, en l'absence de toute expérimentation, avoir tiré le meilleur des notions qu'ils possèdent de l'observation des déviations

pathologiques qui frappèrent leur esprit. Nous restreindrons notre étude à l'appareil circulatoire. Il joue un rôle prépondérant dans leurs théories médicales; il est le seul dont les papyrus actuellement connus traitent avec quelques détails; enfin le papyrus d'Edwin Smith apporte à son sujet des données nouvelles très intéressantes.

Le célèbre traité de la *Marche du cœur et de la connaissance du cœur*, du papyrus Ebers, déjà cité, nous déclare que si l'on « met les doigts sur la tête, sur la nuque, sur les mains, sur les deux bras, sur les jambes, partout on rencontre le cœur, car ses vaisseaux vont dans tous les membres; c'est pourquoi on l'appelle le centre des vaisseaux de tous les membres. » (P. xcix [30, p. 180].) Dans le même traité, on lit : « Quatre vaisseaux vont aux deux oreilles, deux à la droite et deux à la gauche. Le souffle de vie entre par l'oreille droite et le souffle de mort par l'oreille gauche, ou bien (le souffle de vie) entre du côté droit, le souffle de mort entre du côté gauche. » Que trouve-t-on sous l'expression naïve, sinon le germe de la grande théorie humorale du sang vecteur de l'oxygène vivifiant et des germes morbides ? Plus loin, on lit encore : « Quatre vaisseaux vont au foie, qui lui portent l'humidité et l'air; ils y causent ensuite toutes sortes de maladies, lorsqu'elles sont mêlées au sang. » [30, p. 182.] C'est déjà la notion de la *porta malorum*. Le papyrus de Berlin, dans le traité du temps du roi Usaphaïs, également déjà cité, nous déclare : « ... il y a deux vaisseaux dans l'oreille gauche par où pénètre le souffle de vie; il y a deux vaisseaux dans l'oreille droite par où pénètre le souffle (de mort). » [61, p. 94.] Le sens des courants est renversé, mais l'idée est celle du papyrus Ebers. Les papyrus hiératiques de Leyde expriment aussi l'idée des vaisseaux sanguins conducteurs de germes morbides, et l'on y trouve ces phrases significatives : « Ouvrez vos bouches, ô vaisseaux d'un tel, fils d'une telle, rejetez la maladie qui est en vous ! » (Pap. hiér. Leyde, I, 345, p. 2.) « Je vous parle, à vous, vaisseaux qui avez reçu le mal. » (*Ibid.*, pl. III, I, 1.)

Au premier cas du papyrus d'Edwin Smith, parmi d'autres procédés d'examen, le chirurgien est décrit plaçant ses doigts en divers points du corps du patient pour sentir les pulsations du cœur. Donc, non seulement le pouls est connu, mais on l'applique aussi à l'examen médical. Le Professeur Breasted soulève la question de la numération du pouls, qui, si elle a été réellement pratiquée, est : « la première référence dans l'histoire de la médecine, car la numération du pouls était inconnue des débuts de la médecine grecque et n'est pas mentionnée jusqu'à Démocrite et les traités hippocratiques. » S'il en était ainsi, l'intérêt serait également grand pour l'histoire des instruments de mesure du temps, car la première numération du pouls connue, à l'aide d'un instrument de mesure du temps, fut faite par Hérophile d'Alexandrie, au III^e siècle avant Jésus-Christ.

CHAPITRE III

L'EMBAUMEMENT

« Cette sorte de religion de la mort et de ses reliques, partout ailleurs inconnue..., est poussée à ce point de devenir la plus grande et la plus coûteuse affaire du public et des familles, de couvrir des monuments des morts la terre des vivants, d'absorber une partie considérable du travail de la nation, et de placer, à côté de chaque ville, une nécropole immense où les restes entiers et reconnaissables des défunts s'imposent au temps et pèsent sur la postérité. » (Renouvier) (1).

Peut-être, les premiers habitants de la vallée du Nil jetèrent-ils leurs morts au désert pour être dévorés par les bêtes fauves ? L'Égypte, pourtant, semble s'être toujours refusée à la destruction du corps, bien que l'incendie des tombes royales primitives de Négadah et d'Abydos permette de penser, d'après J. de Morgan, qu'à l'origine on pratiquait, pour les grands personnages, l'incinération, non seulement de leur corps, mais de tous leurs biens.

D'inévitables tâtonnements se produisirent dans la recherche d'un procédé contre la corruption cadavérique : enterrement secondaire, décapitation, anthropophagie sacrée, décharnement, dépècement rituel, ont laissé des traces en Égypte (Voir Pons [48]).

À l'époque prédynastique, il est d'usage d'enterrer les corps dans le sable, à la limite du désert, grossièrement enve-

(1) *Introduction à la Philosophie analytique de l'Histoire*, p. 276.

loppés de peaux de bêtes, de toile ou de nattes. Ils sont placés en position accroupie, « genoux aux dents », couchés sur le côté gauche, tête tournée vers le Sud, coudes fléchis et mains croisées en extension devant la face, qu'elles paraissent protéger. La dessiccation prévient la putréfaction et assure une bonne conservation du corps. Au contraire, lorsqu'on prend l'habitude de mettre les cadavres dans un cercueil ou un caveau creusé dans le roc, donc au contact de l'air, la putréfaction survient. Leurs croyances religieuses et l'inclination, naturelle à toute l'humanité, de conserver les restes des êtres chers, obligent les Egyptiens à chercher un moyen de préservation des corps. Leur sol, leur climat, l'abondance de natron, favorisent leurs recherches. Dès le début de la II^e dynastie apparaît une forme simple d'embaumement, réservée aux classes riches par son prix fort onéreux. Sous les III^e et IV^e dynasties, cet art se développe, et l'on étend les morts entièrement sur le dos. De la IV^e à la VI^e dynastie, les hauts personnages sont méticuleusement embaumés, et « nous avons la preuve formelle que sous la VI^e dynastie il existait à Memphis un corps d'embaumeurs de profession » (Budge [7, p. 222]). Sous la XII^e dynastie (vers 2000 av. J.-C.), l'art des embaumements atteint un haut degré de perfection. On sait alors retirer les chairs si complètement que les momies de cette époque ne comprennent souvent guère plus qu'os et tendons. Les viscères, qui, aux premiers temps, semblent avoir été rejetés ou enveloppés de linges de toile enduits d'onguents préservateurs, sont à cette époque embaumés avec soin et enfermés dans les quatre « vases canopiques ». Chacun de ces vases représente un des fils d'Horus, qui avait embaumé son père Osiris. Sous les XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties, l'art des embaumements atteint son apogée (entre 1500 et 1100 av. J.-C.). Les stades ultérieurs sont marqués par un rapide déclin. Sous les dernières dynasties, les corps sont embaumés par immersion dans le bitume; le mot « momie » dérive du nom de cette substance, *mumya* (Budge [7, p. 233, note]).

Hérodote [29, l. II, ch. 86-89] et Diodore [17, l. I, ch. vii] ont décrit l'embaumement. Ils distinguent trois classes. Dans la première, le cerveau est retiré par les narines à l'aide d'un crochet et les viscères par une incision du flanc gauche; on lave le corps au vin de palme et aux aromates; on use des onguents et des parfums les plus coûteux et le corps séjourne soixante-dix jours dans le natron avant d'être emmaillotté et mis au cercueil. Dans la seconde classe, le traitement est beaucoup moins soigné, et l'on utilise très peu de produits onéreux. Dans la troisième, on se borne presque à plonger le corps soixante-dix jours dans le natron. D'ailleurs, beaucoup de pauvres gens devaient ne pas même pouvoir supporter les frais de la dernière classe; pour eux, l'éviscération et la dessiccation du corps au soleil devaient probablement suffire. Hérodote écrit que « les épouses des gens de qualité ne sont pas embaumées immédiatement après la mort, pas plus que les femmes qui furent fort belles ou très célèbres; mais on ne les confie aux embaumeurs qu'après trois ou quatre jours. On agit ainsi pour empêcher les opérateurs d'abuser de ces corps ». Cette déclaration est confirmée par la découverte de mouches et de larves incluses dans la matière résineuse employée au cours de l'embaumement (Elliot Smith). En revanche, aucun document authentique n'appuie la prétendue fuite, rapportée par Diodore, du *paraschiste* poursuivi par les malédictions et les pierres après l'ouverture du ventre du défunt.

De nombreux textes établissent que l'art des embaumements était exercé par des spécialistes de profession (Budge).

La description des classiques grecs peut être exacte en leur temps, mais elle ne saurait s'appliquer à tous les stades de la longue évolution de la momification. Il est impossible d'entrer dans le détail. Vers la XX^e dynastie, qui correspond au plus haut degré de perfection, Sir Armand Ruffer décrit ainsi la technique, en s'inspirant d'Elliot Smith. Les jambes sont allongées, les bras étendus le long du corps ou légèrement croisés au pubis. La peau est entièrement rasée, à

l'exception des cheveux, des sourcils et des cils. Bouche, narines, yeux et oreilles sont bouchés par une couche de cire vierge étroitement appliquée et de la résine de cèdre. Parfois une boule de chiffon avec la peinture grossière d'un iris est placée dans l'orbite, sous les paupières demi-closes. La bouche fermée cache les dents, les lèvres sont peintes en rouge, la face, les mains, les pieds et parfois même le corps entier sont peints d'une couleur rose, rouge, et plus souvent rouge sombre ou brun jaunâtre. L'incision, longue, verticale, fusiforme, s'étend de la crête iliaque gauche (2 à 3 centimètres environ derrière l'épine iliaque antéro-supérieure), au rebord costal. Par l'ouverture, intestins, foie, rate, reins, estomac, viscères pelviens et la plupart des vaisseaux étaient complètement retirés. Le diaphragme étant incisé, les poumons étaient libérés par section des bronches ou de l'extrémité inférieure de la trachée. Le cœur était laissé dans le corps mais jamais exactement à sa place normale. En général, il était repoussé vers la partie supérieure du côté droit du thorax. Ensuite, le corps et les organes étaient mis dans le bain salé décrit par Hérodote. Les viscères, après avoir été retirés du bain salé, étaient saupoudrés de sciure grossière de divers bois aromatiques, puis modelés et enveloppés de toile, enfin réintégrés dans la cavité abdominale. Une grande partie du ventre et du pelvis restait vide; elle était alors bien bourrée de sciure, puis l'ouverture du flanc gauche était fermée. Les organes génitaux des femmes sont toujours absents, sauf les grandes lèvres. La vessie est quelquefois en place. Les vases canopiques ont disparu, mais la statuette, en cire ou en poterie, des enfants d'Horus est ordinairement fixée à certains organes : Amset à tête humaine, au foie; Khebsennuf à tête de faucon, aux intestins; Api à tête de singe est habituellement associé au poumon gauche, et le chacal Tuamauf à l'estomac.

Le natron, soude naturelle d'Égypte, est essentiellement un mélange de carbonate de soude, de chlorure et de sulfate de sodium en proportions variables. Il contient aussi un

certain taux d'argile et de carbonate de calcium. Pour le Professeur Schmidt, du Caire, le sel ordinaire, et non pas le natron, était employé pour l'embaumement. Cet auteur résume ainsi son opinion sur la momification :

« Nous voyons que les anciens Egyptiens travaillèrent à l'aide de méthodes très simples. Les seuls temps importants de leur procédé sont les suivants : 1° suppression des viscères les plus putrescibles; 2° bain salé; 3° dessiccation complète du corps à l'air, et 4° enveloppement du corps dans des bandelettes. »

En terminant, nous rappellerons l'intérêt tout particulier de l'embaumement pour l'étude de la paléopathologie égyptienne.

CHAPITRE IV

LA PALEOPATHOLOGIE

L'étude des squelettes et des momies a fourni des renseignements très intéressants sur la pathologie de l'ancienne Egypte. Toutefois, les parties molles et les viscères avaient subi de telles modifications que leur examen était bien décevant. Ruffer, en 1909 ⁽¹⁾, indiqua une méthode, qui, permettant de rendre leur souplesse aux tissus trop durs et cassants pour la coupe, en permit l'étude histologique. Le Professeur Looss, du Caire, avait déjà montré la striation de fibres musculaires momifiées. En 1914, l'auteur jugeait ainsi les possibilités histologiques et anatomo-pathologiques de la nouvelle méthode d'investigation : « Les détails histologiques des cellules de la plupart des organes ont presque entièrement disparu; cela est spécialement marqué au foie et aux reins, où les cellules sont souvent impossibles à isoler. D'autre part, les caractères histologiques de certains vaisseaux sanguins, des nerfs, du cœur et surtout du muscle, sont conservés d'une manière surprenante.

» C'est pourquoi je pense que l'examen microscopique des momies peut révéler les altérations dues à l'envahissement des tissus par : 1° néo-formations; 2° granulations infectieuses; 3° parasites animaux et végétaux; 4° inflammation; 5° prolifération de tissu conjonctif (cirrhose); 6° athérome et calcification; mais il y a peu d'espoir de reconnaître les maladies dans lesquelles les principales lésions se

(1) Note on the histology of Egyptian mummies, *Brit. med. Journ.*, 1909, t. I, p. 1003.

voient dans les cellules des organes et des tissus. » [52, p. 87.]

Sir Armand Ruffer étudia surtout les momies des musées d'Alexandrie et du Caire. Elliot Smith et ses collaborateurs, Wood Jones et Derry, recueillirent en grand nombre squelettes préhistoriques et momies de toutes époques, en Haute-Egypte, lors de l'expédition organisée en 1907 par le Gouvernement égyptien pour sauver les trésors archéologiques et artistiques menacés par la surélévation du barrage d'Assouan. Fouquet, dès 1889, de Morgan, Lortet et Gaillard, apportèrent d'utiles contributions à la paléopathologie.

En grosse majorité, les lésions découvertes sur les squelettes relèvent de l'arthrite chronique, surtout sous forme de spondylite déformante, dont le siège de prédilection était la colonne lombaire, alors que l'arthrite chronique frappait le genou de préférence. La fréquence relative selon le sexe n'a pu être établie; la jeunesse n'était pas épargnée. La cause de la grande diffusion de ce processus morbide dans la vieille Egypte reste inconnue. Aussi bien, avec Ruffer [52, p. 119], « ne devons-nous pas oublier qu'il est fort possible que des investigations plus poussées montrent qu'à cette époque l'arthrite chronique fut aussi commune dans les autres pays qu'en Egypte ». Les lésions étaient souvent intenses au point d'entraîner une invalidité complète. Ruffer en tire une conclusion originale : « Les lésions que nous avons décrites n'auraient pas pu se produire chez un peuple non civilisé, car les malades seraient morts d'inanition avant que les lésions fussent aussi avancées, et leur existence est la meilleure preuve du haut degré de civilisation atteint par les anciens Egyptiens. » [52, p. 215.]

On a exhumé un squelette de nain achondroplasique de l'époque prédynastique; dans les diverses nécropoles pharaoniques, on en a retrouvé d'autres, de différentes dynasties.

Les dents, comme les os, ont été étudiées avec soin, par Ruffer et Elliot Smith en particulier.

Dans l'antiquité égyptienne, les anomalies dans la position, la structure et le nombre des dents étaient rares. La carie dentaire existe à toutes les époques. La fréquence relative en est inconnue. Les données de Tourah indiquent un très faible pourcentage à la période prédynastique. D'après Elliot Smith ⁽²⁾, au temps de la construction des Pyramides, caries dentaires et abcès alvéolaires étaient au moins aussi fréquents chez les adultes de l'aristocratie qu'ils ne le sont aujourd'hui en Europe, bien que rares dans les basses classes et presque inconnus chez les enfants. Abcès alvéolaires et péri-alvéolaires existèrent en tous temps. La plupart étaient secondaires à la périodontite chronique suppurée, très répandue et cause la plus fréquente de la chute des dents; quelques-uns à la carie. On n'a pas rencontré de dents syphilitiques ou rachitiques jusqu'à l'époque Copte incluse. On a attribué aux Egyptiens des capacités étendues dans l'art dentaire. En fait [52, p. 315], « la gravité de beaucoup de lésions trouvées *post mortem* — lésions qui étaient sans aucun doute très douloureuses et auraient pu être soulagées facilement — montre que les dentistes n'intervenaient opératoirement que rarement, sinon jamais ». Enfin, il n'existe aucune prothèse dentaire sous les pharaons. [52, p. 314].

L'étude histologique des vaisseaux sanguins a permis à Ruffer de prouver l'existence de l'artério-sclérose dans l'antique Egypte. « On ne peut mettre en doute la calcification des artères, et cette dernière est exactement de la même nature que celle que nous voyons de nos jours, à savoir qu'elle suit l'athérome. » [52, p. 28.] Cet auteur estime que « les anciens Egyptiens souffrirent autant que nous de lésions identiques à celles que l'on trouve à notre époque. De plus, si l'on considère que peu des artères examinées étaient tout à fait saines, il semble que ces lésions furent aussi fréquentes il y a trois mille ans qu'aujourd'hui »

(2) The cause and prevention of dental caries, *Lancet*, 1908, t. II, p. 1846.

[52, p. 29]. La cause de ce processus échappe. Le tabac n'était pas en usage; la syphilis était sans doute inconnue; l'alcool a pu jouer un rôle individuel, mais il ne saurait être incriminé comme facteur social, car le peuple égyptien était sobre. Le régime trop carné, l'excès de travail, l'usure d'une vie trop pénible ne s'appliquent guère non plus aux Egyptiens en général. L'hypertension artérielle s'observe chez un très grand nombre de sujets en Egypte, où l'on a noté une augmentation du nombre des morts subites dans ces dernières années. Stany Anis (thèse Lyon, 1932) reconnaît comme facteurs principaux de cette hypertension : la syphilis, l'obésité (due le plus souvent à des excès alimentaires), l'abus du café et du thé. Il est intéressant de constater qu'à part l'obésité ces facteurs n'ont pu intervenir dans l'étiologie de l'athérome antique.

L'étude des momies nous a enrichis de bon nombre d'autres découvertes. Nous en citerons quelques-unes.

Ruffer a trouvé un grand nombre d'œufs calcifiés de *Bilharzia hæmatobia*, situés pour la plupart au niveau des tubes droits du rein, chez deux momies de la XX^e dynastie [52, p. 18]. Cet auteur, en collaboration avec Ferguson, a décrit sur une autre momie de la XX^e dynastie une éruption « ressemblant à celle de la variole », opinion contestée, du reste, par Unna [52, p. 32]. Il a trouvé dans les reins d'une momie de la XVIII^e à la XX^e dynasties de multiples abcès. A l'intérieur ou au voisinage immédiat de ces abcès se trouvaient des bacilles courts, droits, avides de colorants à l'hématoxyline et à l'aniline basique (trois mille ans après l'embaumement !), mais ne prenant pas le Gram. « Ils ressemblent beaucoup au colibacille d'aujourd'hui. » [52, p. 17.] Flinders Petrie a trouvé dans un squelette prédynastique trois calculs urinaires volumineux, [52, p. 11]. Les poumons d'une momie de la XX^e dynastie présentent tous les signes de l'anthracose diffuse; une autre momie de la même dynastie offre des adhérences pleurales bilatérales, marquées, et Ruffer « n'hésite pas à porter le diagnostic de pneumonie,

parvenue au stade d'hépatisation », d'après l'examen histologique et bactériologique des poumons [52, p. 15]. Un poumon d'une momie de l'époque grecque présentait une condensation avec exsudation alvéolaire de sa partie inférieure et des bacilles ovoïdes, ne prenant pas la coloration de Gram, en quantité énorme. Ruffer pensa à un cas de pneumonie pesteuse [52, p. 15]. Grafton Elliot Smith et Ruffer ont décrit en 1910 la momie d'un prêtre d'Ammon de la XXI^e dynastie (1.000 ans av. J.-C.) qui présente un mal de Pott avec déplacement extrême de la colonne vertébrale et un vaste abcès par congestion du psoas droit, où s'est collecté le pus provenant des lésions tuberculeuses des vertèbres lombaires. La masse était ramollie lors de l'embaumement. Les auteurs n'y décelèrent aucun microbe [52, p. 3]. D'autres cas de maux de Pott ont été mis en évidence. Une momie de la XII^e dynastie et celle du pharaon Siptah, de la XIX^e, montrent des cas de pied bot varus équin. L'obésité, d'après l'examen des momies, était fréquente et souvent considérable, du moins dans la classe aisée, et Ruffer estime que « ce fait est intéressant en montrant que beaucoup de ces gens ne mouraient pas de maladie cachectisante comme la phtisie, mais de quelque maladie aiguë » [52, p. 168]. Parmi les autres découvertes de la paléopathologie égyptienne, nous énumérerons : l'hydrocéphalie; la calvitie, très fréquente chez l'homme et assez répandue dans le sexe féminin; les comédons; les ulcères; les éruptions cutanées : le lichen; un cas de lithiase biliaire découvert par Elliot Smith; un cas probable d'appendicite chez une jeune femme, en raison d'adhérences considérables entre la région cœcale et le bassin, du même auteur; des tophi goutteux chez un vieillard; un cas d'ostéosarcome de la hanche, de Ruffer, sur une momie d'ailleurs postérieure à l'époque pharaonique. Enfin, nous réservons pour l'étude consacrée à la chirurgie la riche documentation paléopathologique relative aux fractures.

CHAPITRE V

L'ART ET LA MEDECINE

Une autre source précieuse et authentique de documentation jaillit des dessins, bas-reliefs, statuettes représentant des individus plus ou moins contrefaits, découverts en maints endroits. Sir Armand Ruffer (*On dwarfs and other deformed persons in ancient Egypt* [52, p. 35]) et W. R. Dawson [14] seront nos principaux guides artistiques.

Toujours, les pharaons et leur noblesse se plurent à entretenir des nains ou autres individus difformes dans leur entourage. Ce goût spécial et étrange fut d'ailleurs très répandu dans le temps et dans l'espace. La Grèce, Rome, puis le moyen âge au retour des Croisades, la Renaissance, eurent nains et bossus favoris. « Les nains, à cette époque, étaient aussi communs dans les cours royales que les fous, et bien des monarques n'auraient su comment passer leurs journées — ces journées qui sont, comme on sait, sensiblement plus longues à la cour que partout ailleurs — s'ils n'avaient eu à la fois un bouffon qui les fit rire et un nain dont ils pussent rire. » (1). Et grands vassaux d'imiter le suzerain. Raphaël, Le Titien, Montegna, Véronèse, Carpaccio, Velasquez, introduisent dans leurs tableaux des nains qu'ils ne dédaignent même pas d'immortaliser en peignant leur portrait. De nos jours encore, quelques potentats orientaux conservent cet usage, et certains favoris gardent une réelle influence.

(1) Edgar Poe, *Nouveaux contes étrangers*, *Hop-Frog* (*Saute-Grenouille*),

L'Antiquité eut des nains célèbres : Philetus, contemporain d'Hippocrate, si petit « qu'il était obligé de se lester pour n'être pas emporté par le vent »; le poète Arisastus, que « personne ne voyait », d'après Athenaeus, et, enfin, le nain égyptien cité par Nicephorus Callistus, qui, « à l'âge de 25 ans, ne dépassait pas la taille d'une perdrix ».

Dans les meilleurs travaux actuels, pygmées et nains sont considérés comme à peu près synonymes. Les anciens Egyptiens distinguaient les pygmées, hommes de race normalement petite, vivant aux mystérieuses régions de l'Ouest, séjour des morts, « terre des esprits », et les nains, cas pathologiques issus de la population autochtone. Aussi bien, en 1699, Edward Tyson, dans son livre *A pathological Essay concerning the Pygmies of the Ancients*, avait déjà relevé l'erreur des auteurs qui réunissaient pygmées et nains.

Ruffer a « examiné avec soin des centaines de portraits sur les anciens monuments égyptiens sans rencontrer un seul vrai pygmée. Au contraire, les nains qui figurent dans les tombeaux sont toujours des échantillons pathologiques typiques. » Selon Dawson, il existerait cependant quelques reproductions de pygmées, opinion très vraisemblable, si l'on admet, avec Ruffer lui-même, que les Egyptiens en ramènèrent de la « terre des esprits ». Le musée du Caire posséderait une statuette en bronze d'un pygmée : « La silhouette est à dessein grotesque, mais il est hors de doute qu'un pygmée africain est le but visé. L'artiste a exagéré la saillie du ventre et le développement du nombril : ces derniers font contraste avec les côtes décharnées et les clavicules proéminentes. L'idée grotesque l'a conduit à façonner le nez crochu et la bouche de travers, mais les caractères négroïdes sont nettement marqués. » Dans le grand temple de Bubastis, un bas-relief de l'époque du règne d'Osorkon II, de la XX^e dynastie (874-853 av. J.-C.), représenterait trois pygmées. « Il est clair que ce ne sont pas des nains achondroplasiques, et bien que de faible stature (le sommet de leur tête atteint juste le niveau de l'épaule des Egyptiens de la même scène) leurs

corps sont bien proportionnés, sans déformation pathologique, et une légère tendance à la stéatopygie est indiquée. »

Portraits sur les peintures murales des tombeaux, figurines et statues de nains achondroplasiques, existent en assez grand nombre. D'une manière générale, ces nains sont représentés avec une grande fidélité : corps musclé et trapu, membres courts, grosse tête, jambes souvent arquées, parfois certain degré de lordose. La taille atteint le niveau de la ceinture des hommes normaux des mêmes scènes. Sans doute en raison des déformations auxquelles son volume l'expose dans la parturition, la forme de la tête varie beaucoup : normale ou dolichocéphale, parfois à un degré très accentué, avec région occipitale alors tantôt arrondie, tantôt carrée et anguleuse.

Ces nains sont auprès de leur maître ou bien ils prennent soin des animaux favoris, promenant le lévrier ou tenant un singe en laisse; souvent, ils se livrent à des travaux d'orfèvrerie et de joaillerie. On voit plus d'hommes que de femmes : de nos jours, cependant, l'achondroplasie est plus fréquente dans le sexe féminin.

Les nains achondroplasiques eurent, bien entendu, une valeur magique, et, dès les temps les plus reculés, on donna leur forme à des amulettes. Ils figurent dans les incantations et au livre des morts. Les dieux difformes Bès et Phtah ont été assimilés le premier à un nain rachitique et le second à un nain achondroplasique, à tort, d'après Ruffer. D'après le même auteur, l'antiquité égyptienne eut recours aux services de géants, car, dans les mêmes tombeaux, certains hommes ont une taille supérieure d'au moins un pied à celle de leurs compagnons, sans que leur rang justifie cette augmentation de stature, d'après le procédé naïf commun à tous les primitifs.

On rencontre d'autres difformités dans l'art égyptien.

Sur les murs des tombes de Beni-Hassan, des XI^e et XII^e dynasties (vers 2000 av. J.-C.), deux jeunes gens offrent des cas typiques de pieds bots varus équins; atteintes aussi de

double pied bot varus équin les naines de la tombe d'El Amarna, de la XVIII^e dynastie (1400 environ av. J.-C.).

Trois cas de mal de Pott ont été relevés dans l'art égyptien antique. Dans l'un, découvert dans une tombe de Beni-Hassan (XI^e-XII^e dynasties, vers 2000 av. J.-C.), la déformation caractéristique occupe les régions cervicale inférieure et dorsale supérieure : la tête, en conséquence, est légèrement projetée en avant. A El Amarna, dans une tombe de la XVIII^e dynastie, la bosse occupe les régions dorsale inférieure et lombaire. Enfin, à Thèbes, dans un tombeau de la XIX^e dynastie, un jardinier puisant de l'eau à un élévateur offre un mal de Pott caractérisé.

Une stèle de la XVIII^e dynastie nous montre une jambe fortement raccourcie avec atrophie considérable des parties molles et pied équin, chez un adulte : l'aspect est celui des séquelles de paralysie spinale infantile.

La statue de Kheti (Moyen Empire, vers 2000 av. J.-C.) met en évidence l'obésité, l'accumulation de graisse prédominant au thorax et à l'abdomen.

Une autre statue, celle du pharaon Mentuhotpe (vers 2000 av. J.-C.), montre nettement l'éléphantiasis des extrémités inférieures. Le rachitisme, si fréquent aujourd'hui en Egypte (2), n'a laissé aucune trace paléopathologique en l'état actuel des recherches. Quelques preuves artistiques témoignent de son existence dans l'Antiquité. Un personnage, avec un certain degré d'hydrocéphalie, présente des membres inférieurs très déformés avec jambes arquées caractéristiques et pied plat. Un nain d'une autre tombe de Beni-Hassan a les jambes très arquées; la voûte plantaire a presque disparu; l'abdomen fait saillie. Ici, le volume de la tête paraît normal.

De nombreuses figurines du Moyen Empire représentent des femmes aux grosses hanches et aux grosses cuisses,

(2) Shawky *Rickets*, in Egypt. Cong. Internat. méd. Trop. et Hyg. au Caire, 1928, C. R., t. II, p. 961.

tatouées aux jambes et au pubis, que l'on considère d'ordinaire comme stéatopyges.

La célèbre « Reine de Punt », sculptée en relief sur les murs du temple de Deir el Bahri et aujourd'hui au musée du Caire, a la poitrine, les épaules et les bras larges et musclés, les seins peu développés et les cuisses et les jambes grasses et flasques au plus haut point; la lordose est très accentuée. Sa taille est égale à celle des hommes qui l'entourent. Autrefois, un second personnage, sa fille, montrait les mêmes caractères que la reine, mais à un moindre degré. Le diagnostic de l'état pathologique de ce sujet remarquable a donné lieu à bien des spéculations : nanisme achondroplasique (Richer), femme de race Boscheman (Bordier), stéatopygie, achondroplasie avec stéatopygie (J. Guiart), filarirose... Enfin, écrit W. R. Dawson, « le Docteur J. B. Hurry m'a insinué que ce personnage semble présenter quelque maladie rare où l'on trouve une lordose sérieuse et un autre trouble connu sous le nom d'adiposis dolorosa ou maladie de Dercum. Dans cette maladie, il y a de vastes dépôts graisseux en diverses parties du corps. Si cette suggestion, qui n'est qu'une hypothèse, était prouvée, la reine de Punt fournirait le premier cas de cette affection rapporté dans l'histoire. »

En résumé, finesse d'observation, scrupuleuse fidélité de reproduction, habileté technique, ont permis aux artistes égyptiens de léguer à la postérité de très intéressants cas pathologiques dont les traits essentiels n'ont pas varié au cours des siècles.

CHAPITRE VI

LA CHIRURGIE

Les monuments, la paléopathologie et les papyrus concourent à nous fournir une documentation importante, surtout depuis la traduction du désormais célèbre papyrus d'Edwin Smith, au sujet de la chirurgie dans l'ancienne Egypte.

Plusieurs tableaux du tombeau d'un haut fonctionnaire du début de la VI^e dynastie (environ 2500 av. J.-C.), découvert par Loret dans la nécropole de Saqqârah, sont très instructifs.

Le panneau supérieur de la porte de gauche représente une scène incomplète et de signification obscure. Au-dessous, on voit deux opérations, à gauche sur la paume de la main, à droite sur le pied. L'un des patients proteste : « Finis et laisse-moi partir ! » ; l'autre implore : « Ne me fais donc pas tant de mal ! ». Tous les deux serrent un de leurs bras d'une main crispée. Les couteaux sont en cuivre, peut-être en pierre, mais non en silex (W. M. Müller). La partie supérieure de l'autre porte est brisée. A droite, elle représente, évidemment, l'ouverture d'un abcès du cou. Le chirurgien, assis sur une brique pour être mieux à portée, tient la tête de son malade de la main gauche, tandis que la droite opère. La restauration du groupe de gauche est incertaine : il semble, en définitive, que l'opérateur incise un abcès du genou (W. M. Müller).

La partie la plus intéressante est le tableau inférieur, représentant deux *circoncisions*. Les sujets ne sont pas des garçons de 6 à 8 ans, mais des jeunes gens. La plus ancienne cou-

tume de l'Égypte paraît donc en harmonie avec le vieil usage sémitique de la circoncision pré-nuptiale. L'instrument, ici, est un silex. L'opérateur est accroupi devant le patient debout. Un seul de ces derniers est tenu par un aide. Il existait une autre scène de circoncision, publiée par Chabas⁽¹⁾ en 1861, d'après Prisse d'Avicenne, provenant d'un temple de Thèbes. Ce bas-relief, très mutilé, et aujourd'hui disparu, était beaucoup plus récent : il datait de la XIX^e dynastie, environ 1300 avant Jésus-Christ. Il s'agissait d'un garçonnet de 6 à 8 ans. Une statue nue du prêtre Anisatha, de la V^e dynastie (vers 2700 av. J.-C.), le montre circoncis. Ces divers monuments établissent donc la pratique de la circoncision en Égypte dès le troisième millénaire avant le Christ, et il est très vraisemblable qu'elle en soit originaire, d'après l'opinion d'Hérodote, de Diodore, de Strabon et de Flavius Josèphe. G. Elliot Smith a trouvé tous les hommes circoncis dans la nécropole de Naga-ed-dêr, taillée dans le roc sous la V^e dynastie : la circoncision était donc très répandue. Elle s'est pratiquée aussi chez les filles, par ablation des nymphes et amputation du clitoris. Strabon dit que les Égyptiens font circoncire garçons et filles; l'auteur du livre galénique *Introductio sed medicus* (cap. 10) répète que « la coutume des Égyptiens est d'exciser la nymphe aux jeunes filles »; enfin, Aetius (liv. XVII, chap. 105) a décrit le procédé opératoire, d'une certaine habileté, sous le nom de nymphotomie. Mais on ne possède aucune preuve formelle de cet usage à l'époque pharaonique.

La *castration* était pratiquée en Égypte; elle était, d'après Diodore, le châtimement du viol d'une femme libre; les pharaons possédaient des eunuques; enfin, plusieurs momies présentent cette mutilation.

Larrey, dans sa *Relation historique et chirurgicale de l'expédition d'Orient* (Paris, 1805, p. 45, note), raconte : « ... C'est dans les plafonds et les parois de ces temples (de

(1) *Revue archéologique*, 1861, p. 298.

Thèbes, de Tentyra, de Cernak et de Luxor) qu'on voit des bas-reliefs représentant les membres coupés avec des instruments très analogues à ceux dont la chirurgie se sert aujourd'hui pour les amputations. On retrouve ces mêmes instruments dans les hiéroglyphes... ». En fait, membres coupés et instruments de Larrey sont des signes de l'alphabet hiéroglyphique, et, depuis la bévue du célèbre chirurgien, rien n'a plaidé en faveur de la pratique des *amputations* dans l'ancienne Egypte.

La *trépanation* est une question intéressante, mais ardue. Cette opération est pratiquée aux temps préhistoriques. D'après de Morgan, « les néolithiques... découpaient des rondelles dans les crânes, les trépanaient, non pas dans le but chirurgical de cette opération de nos jours, mais pour en détacher des fétiches; car ces rondelles, ils les perçaient de trous pour les suspendre ou les faire entrer dans leurs colliers » [42, p. 261]. D'après l'opinion courante, « l'opération fut d'abord accomplie de temps immémorial sur le mouton pour combattre le tournis, et, plus tard, l'homme étendit l'application de cette méthode vétérinaire à son espèce — premièrement, pour soulager le mal de tête sévère et persistant, dû à des causes ignorées; et, en second lieu, pour retirer les esquilles d'une fracture... Broca insinua que l'opération était pratiquée sur les jeunes épileptiques ou les aliénés, pour les délivrer du « génie », du « démon », cause des signes redoutés (Sir Amand Ruffer, [52, p. 199]). Il existe donc de grandes divergences entre les auteurs. Les ossuaires et les momies d'Egypte ont montré un certain nombre de fractures du crâne par enfoncement, mais « aucun cas de trépanation dans l'ancienne Egypte n'a été publié » (Ruffer [52, p. 200]), sauf sur un crâne datant de 200 avant Jésus-Christ. Un tableau d'une tombe de Beni-Hassan, remontant à plus de trois mille ans, montre une opération sur la tête, mais il reste à prouver qu'il s'agit d'une trépanation. Il serait, en définitive, légitime de considérer la pratique de la trépanation comme très douteuse dans l'an-

tique Egypte, sans le témoignage du papyrus d'Edwin Smith. En présence d'une « fracture du crâne sous la peau », — cas 8 — l'auteur conseille d'ouvrir au point contus et de relever les fragments enfoncés...

La paléopathologie a fourni une riche documentation sur les *fractures* des membres. Celles du fémur étaient assez fréquentes. Elles guérissaient, en règle générale, avec un raccourcissement, un déplacement des fragments considérables et un cal exubérant. Au contraire, les fractures de l'avant-bras donnaient d'excellents résultats. Or, ces fractures, le plus souvent du cubitus gauche, ont toujours été très fréquentes en Egypte, depuis l'Antiquité. En grosse majorité, elles sont consécutives à un traumatisme direct sur le bras levé dans un geste de défense (Elliot Smith [57]). Même à l'époque préhistorique, la fracture isolée du cubitus guérissait habituellement avec peu ou pas de déplacement et de raccourcissement, cal très peu développé. En revanche, dans un cas de fracture des deux os de l'avant-bras, découvert dans un cimetière préhistorique très ancien, en Nubie, Elliot Smith a observé un déplacement considérable, un cal hypertrophique, signes, d'après Sir William Macewen, « de l'absence d'immobilisation, de la déchirure du périoste et du retard de consolidation ». « Que l'on usât ou non d'éclisses aux temps préhistoriques en Egypte est une question à laquelle on ne peut répondre avec certitude. » (Elliot Smith.) A l'époque pharaonique, les fractures sont traitées par des éclisses, et Elliot Smith a eu la bonne fortune de rencontrer plusieurs appareils en place. Les premiers ont été découverts dans la nécropole de Naga-ed-dêr, sous la VI^e dynastie, vers 2600 avant Jésus-Christ. L'un concerne une fracture de la diaphyse du fémur droit, presque exactement à la partie médiane, chez une fille d'environ 14 ans. Le membre brisé était maintenu par quatre éclisses, barres de bois raboteuses et frêles, enveloppées avec soin d'une bande de toile avant l'application, « allant de juste au-dessus de la fracture à bien au-dessous du genou ». Deux bandes attachées par un nœud

en roseau l'une au-dessus, l'autre au-dessous du genou fixaient ces éclisses. Qu' « elles aient été tout à fait inutiles comme support du membre brisé ou comme obstacle à la tendance des muscles de la cuisse à raccourcir le membre, cela est évident à première vue. Leur seul but paraît avoir été d'immobiliser l'articulation du genou et, par ce moyen, d'assurer quelque repos au membre lésé » (Elliot Smith). L'autre appareil concerne un cas de fracture des deux os de l'avant-bras gauche; le cubitus est brisé un peu au-dessous et le radius un peu au-dessus du milieu de leur diaphyse. Il s'agissait d'une fracture ouverte, car un tampon de fibre végétale taché de sang adhère au cubitus et au bandage. Trois morceaux d'une écorce rugueuse (probablement d'acacia) et une botte de paille d'une graminée grossière formaient un fourreau complet à l'avant-bras, depuis un pouce au-dessous de l'extrémité supérieure du radius, jusqu'à l'articulation du poignet, en partie incluse. Elliot Smith a aussi découvert un appareil appliqué à l'avant-bras droit du pharaon Siptah, de la XIX^e dynastie. Cet auteur estime qu'au point de vue de l'immobilisation, les appareils du membre supérieur présentent un contraste marqué avec ceux de la cuisse et donnent des résultats bien plus favorables. Sur le nombre très élevé de fractures de l'avant-bras qu'il a étudiées, il n'a rencontré qu'un seul cas de retard de consolidation du cubitus, et un seul de suppuration, bien que ces fractures, toujours par cause directe, fussent souvent ouvertes. De ses longues études, Elliot Smith conclut à une conception particulière du traitement des fractures dans l'Antiquité : « Les anciens chirurgiens égyptiens employaient plus de deux éclisses et semblent s'être efforcés de former un revêtement protecteur autour du membre atteint pour le garantir contre l'extérieur, plutôt que de tenir les fragments osseux rigides en position correcte, et d'éviter ainsi les risques plus grands d'origine interne. »

Les papyrus, enfin, sont une source d'information sur les affections d'ordre chirurgical.

Les *brûlures* sont l'objet de nombreuses formules magiques et de recettes variées dans le papyrus de Londres [62] (n^{os} 45-21 et 46-61) et dans le papyrus Ebers, où le chapitre du traitement des brûlures va de la page Lxvii à la page Lxx [30], p. 109 et s.). Les remèdes y sont répartis dans un procédé sur cinq jours. On remarque, parmi bien d'autres substances, le miel, des huiles et des graisses, toujours appliqués en emplâtres. On rencontre aussi pas mal de prescriptions médicamenteuses contre les blessures, les morsures.

Le dernier chapitre du papyrus Ebers, consacré à l'« Etude des tumeurs des différentes parties du corps », occupe les pages cvi à cx [30, p. 190 et s.]. Il étudie avec quelques détails une quinzaine de cas cliniques, dont nous citerons les suivants. D'abord, la description du lipome : « Etude de la tumeur de graisse. Lorsque, dans une partie quelconque du corps d'une personne, tu découvres une tumeur de graisse qui va et vient sous tes doigts et tremblote lorsque ta main est tranquille, alors dis à cela : « C'est une tumeur de graisse. Je traiterai la maladie. » (P. cvii.)

La hernie inguinale est ainsi diagnostiquée : « Etude de la tumeur revêtue de la peau au point le plus bas du ventre : Lorsque tu trouves une tumeur recouverte par la peau au point le plus bas du ventre, au-dessus des organes génitaux, mets tes doigts sur elle, explore le ventre et palpe-le avec tes doigts. Essaie de réduire la tumeur (littéralement : de la vider de sa nourriture). Cette action amène des nausées. Alors dis à cela : « C'est une tumeur revêtue de peau de son ventre. » (P. cvi.)

Page cvii, deux descriptions imagées répondent à l'anévrysme des gros vaisseaux des membres. Ailleurs, page li [30, p. 73], on lit une description de l'abcès cervical, très précise dans sa brièveté : « Si tu examines une personne avec un gonflement de la nuque, qui souffre des deux épaules et de la tête, qui a la nuque raide et pesante, de sorte qu'elle ne peut pas regarder son ventre et qu'elle est comme paralysée, alors dis : « Elle a une tumeur de la nuque. »

Des conseils judicieux sont donnés à l'opérateur au chapitre des tumeurs : « Traite par le couteau, mais veille à éviter les vaisseaux sanguins. » « Traite par le couteau et cautérise (littéralement brûle par le feu) pour empêcher de saigner. »

Ces dernières citations, toutes extraites du papyrus Ebers, par leurs qualités d'observation clinique, nous serviront de transition pour aborder le remarquable papyrus d'Edwin Smith, qui, dès lors, nous paraîtra moins isolé dans l'immensité du passé.

CHAPITRE VII

LE PAPYRUS D'EDWIN SMITH

Le papyrus d'Edwin Smith aurait été découvert par des Arabes en 1861 dans un tombeau des environs de Thèbes. L'égyptologue américain Edwin Smith l'acheta en 1862. A la mort du propriétaire, sa fille, miss Leonora Smith, offrit le document à la Société d'histoire de New-York et le manuscrit fut publié en 1930 par les soins du professeur J. H. Breasted, de l'Université de Chicago.

Ce papyrus mesure 4 m. 68. Au moins une colonne d'écriture a été perdue au commencement, de sorte que la longueur minimum à l'origine était de 5 mètres. La hauteur est de 32 cm. 5 à 33 centimètres. Il se compose de douze feuilles de dimension ordinaire (environ 40 cm.), dont la première est malheureusement fragmentée. Il porte dix-sept colonnes d'écriture au recto et cinq au verso, toutes en lignes horizontales. Les colonnes ont environ 28 à 29 centimètres de haut et 18 à 23 centimètres de large. Le recto contient 377 lignes et le verso 92. La rédaction est en caractères hiératiques. Le titre et les premiers mots des paragraphes sont à l'encre rouge.

D'après l'écriture, ce manuscrit « appartient certainement à l'époque des Hyksos... on peut conclure avec certitude que le papyrus d'Edwin Smith n'a pas moins d'une génération de plus que le papyrus Ebers, sans que la possibilité d'une date beaucoup plus éloignée soit en aucune manière exclue » (Breasted [p. 396]). En définitive, ce papyrus paraît remonter

au ^{xvii}^e siècle avant Jésus-Christ; mais par son contenu il est beaucoup plus ancien. Le Professeur Breasted estime « qu'il y a de bonnes preuves que ce traité de chirurgie fut écrit sous l'Ancien Empire (3000-2500 av. J.-C.) et, peut-on penser, dans la première partie de cet âge éloigné ». « Le manuscrit nulle part ne fait allusion au nom ou à la condition de l'auteur. » Breasted avance la supposition que l'original pourrait être l'œuvre du fameux Imhotep.

Le papyrus d'Edwin Smith comprend trois parties distinctes :

1° Les dix-sept colonnes du recto contiennent quarante-huit cas de pathologie externe, en 377 lignes;

2° Trois colonnes et demie au verso [18-21, 8] renferment des incantations « pour chasser le vent de l'année de la peste », en 63 lignes. Ces deux premières parties sont écrites de la même main;

3° Le manuscrit se termine par un fragment d'un livre intitulé : « Commencement du livre pour transformer un vieillard en jeune homme de vingt ans. » [21, 9; 22].

Ce morceau final alléchant est rédigé par un autre scribe, peut-être un peu plus tard.

La section chirurgicale du recto constitue un document d'une valeur considérable, médicale aussi bien que philosophique.

Plusieurs points sont à signaler :

1° Il s'agit de *cas* et non de *recettes* et l'exposé de chaque cas est conduit selon un plan logique et invariable;

2° Les divers cas sont présentés selon la topographie. L'auteur part du sommet de la tête et passe les régions en revue en descendant;

3° Dans chaque région, les cas sont étudiés dans l'ordre de gravité croissante.

Cette méthode rigoureuse est inconnue dans tous les autres papyrus.

Nous avons insisté déjà sur la valeur anatomique de ce document. D'autres caractères très importants : finesse de

l'observation clinique, apparition du verdict, logique du traitement, contribuent à mettre ce manuscrit hors de pair et retiendront notre attention.

Les quarante-huit cas sont ainsi répartis [6, p. 422].

- I. Tête (crâne), cas 1-10;
- II. Nez, cas 11-14;
- III. Région maxillaire, cas 15-17;
- IV. Région temporale, cas 18-22;
- V. Oreille, mandibule, lèvres et menton, cas 23-27;
- VI. Gorge et cou (vertèbres cervicales), cas 28-33;
- VII. Ceinture scapulaire et épaules (clavicule et omoplate) cas 34-38;
- VIII. Thorax et mamelle, cas 39-47;
- IX. Colonne vertébrale, cas 48 (incomplet).

Selon toute vraisemblance, l'étude se poursuivait jusqu'au membre inférieur, mais le « scribe stupide... s'arrêta au milieu d'un cas, au milieu d'une ligne, au milieu d'une phrase... » (Breasted), préférant le plomb vil de l'incantation magique à l'or pur de l'observation clinique.

Chaque cas comprend toujours les rubriques suivantes : Titre, Examen, Diagnostic (« Tu diras à son sujet : « C'est... »), Verdict, Traitement.

Le verdict est l'un des trois suivants :

Premier : « C'est un mal que je traiterai » (verdict 1);

Second : « C'est un mal que je combattrai » (verdict 2);

Troisième : « C'est un mal que je ne traiterai pas » (littéralement : « mal pour lequel il n'y a rien à faire ») (verdict 3).

« Le verdict est évidemment la conclusion logique du diagnostic. On ne peut pas l'appeler un pronostic proprement dit. Comme nous le verrons, il exprime l'intention du médecin quant à la conduite du traitement, et, ainsi, comme un pronostic, il suggère, mais, à la différence de ce dernier, *n'établit pas l'issue du cas.* » (Breasted, 6, p. 402.)

L'insertion régulière du verdict est un fait nouveau. Le verdict 3, aveu d'impuissance, appartient en propre au papyrus d'Edwin Smith, où on le rencontre quatorze fois.

Trois locutions, participant plus étroitement au caractère d'un pronostic, accompagnent souvent les verdicts : A, très commune dans tous les papyrus, indique le résultat final et suit souvent le verdict 1; B exprime l'incertitude au commencement d'un stade final, aboutissant à la vie ou à la mort (on l'emploie avec les verdicts 2 et 3); C est également utilisée avec ces deux verdicts, et aussi combinée à B. On peut la rendre grammaticalement par : « Jusqu'à ce que soit passée l'heure de la souffrance. »

Sur les 48 cas, 29 sont accompagnés d'une à dix gloses, soixante-neuf au total. Ces commentaires explicatifs furent appendus par un auteur relativement moderne, après plusieurs générations, plus probablement après plusieurs siècles. « ... il explique soigneusement tous les termes décrivant les différentes blessures, ou désignant l'état du malade, ses symptômes. De la même manière, le commentateur ajouta beaucoup de termes anatomiques et autres désignations tirées de la nature ou des arts... Dans un total de soixante-neuf brèves discussions, formant un petit dictionnaire des premiers termes médicaux égyptiens, cet ancien commentateur inconnu nous a fourni des révélations inestimables sur sa connaissance de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, de la chirurgie et de la thérapeutique; tandis qu'en même temps il rendait clairs beaucoup de termes du traité original qui seraient pour nous inintelligibles, sans son petit dictionnaire » (Breasted).

La citation complète du cas 48 servira d'exemple de l'aménagement interne des cas.

« Directives pour une blessure à la tempe :

» Si tu examines un homme ayant une blessure à la tempe, sans large entaille, tandis que la blessure pénètre jusqu'à l'os, tu sonderas la blessure, (et) si tu trouves l'os temporal sain, sans *psn*, sans *ihm* et sans fracture,

» Tu diras à son sujet : « (C'est) un patient qui a une blessure sûre à la tempe. »

» (C'est) un mal que je traiterai.

» Tu le panseras avec de la viande fraîche le premier jour, et tu le traiteras ensuite avec un onguent et du miel tous les jours jusqu'à guérison.

» Au sujet de : « une blessure, sans large entaille, mais qui pénètre jusqu'à l'os », c'est une petite blessure s'étendant jusqu'à l'os sans qu'il y ait d'entaille. Cela veut dire étroite, la blessure n'ayant pas deux lèvres.

» Au sujet de : « son *gm'* », c'est la région entre l'orbite (?) de l'œil et l'orifice (?) de l'oreille, à la partie postérieure de la mâchoire » (Breasted [6, p. 400]).

D'ordre exclusivement chirurgical, le papyrus traite des blessures, des fractures simples ou compliquées, des luxations et de quelques lésions superficielles des régions déjà énumérées.

L'analyse clinique des symptômes est très fouillée et sa subtilité déconcerte parfois. Ainsi, les précieuses gloses nous ont permis de déterminer le sens de six expressions consacrées aux diverses formes de lésions traumatiques de l'os. Le cas le plus bénin est le *thm* : fissure;

Puis vient le *psn* : fente dans l'os;

Puis le *hsb* : fracture à la façon d'un bâton que l'on brise (ce terme s'emploie surtout lorsqu'il s'agit des os longs); tandis que le *sd* est l'éclatement d'un os à la façon d'un pot qui se brise, tels les os du crâne.

Le *shm* désigne la fracture par écrasement.

Quant au *nrwt*, il ne serait, d'après Luchs [33, p. 41], qu'une contusion, car, ne s'observant que sur les vertèbres et les os de la poitrine, son verdict est toujours favorable.

Au cas 1, le chirurgien est décrit, interrogeant le patient, l'inspectant, le palpant et plaçant ses doigts en divers points du corps pour sentir les pulsations. Dans les blessures de la tête par instrument tranchant — le cas 18 cité en entier nous l'a montré — on exige déjà l'examen de la profondeur

de la plaie à la sonde, et l'exploration minutieuse de l'os sous-jacent.

Il est bien difficile, dans un pareil document, de choisir des citations. Bornons-nous ici à la nomenclature des faits les plus remarquables.

Le papyrus contient une courte description clinique de treize cas de fractures du crâne, dont un certain nombre de fractures de la base incontestables. Au cas 6, on trouve la première mention du « cerveau », des « membranes méningées » et du « fluide situé au-dessous d'elles ». Le cas 8 « est une fracture comminutive du crâne, ne montrant pas de plaie externe visible ». Il s'agit d'une fracture sous-cutanée avec enfoncement. Pour la première fois dans l'histoire sont notés les effets des lésions du crâne sur les membres supérieurs et inférieurs. Comme la perte d'usage des membres et la paralysie faciale, « son œil de ce côté louche », sont du même côté que la lésion crânienne, on est en droit de conclure qu'il s'agit d'une fracture dite « par contre-coup ». Le blessé est décrit longtemps après le traumatisme, car il a « les ongles au milieu de la paume » et « il marche en traînant la plante du pied ». C'est la première allusion aux contractures hémiplegiques. On trouve aussi la description de troubles du langage. Dans un cas, le vingtième : « Blessure à la tempe perforant l'os », ils vont jusqu'à l'aphasie.

Dans les lésions vertébrales — six cas : 29 à 33 et 48 — le chirurgien essaie de distinguer les signes des atteintes des premières et des dernières vertèbres cervicales. Dans les deux cas, le patient a perdu la motilité et la sensibilité dans les membres supérieurs et inférieurs, mais dans la lésion des premières vertèbres, celles « du milieu du cou », il y a incontinence d'urine, priapisme et spermatorrhée. Au cas 33, « écrasement d'une vertèbre du cou », le patient est sourd et muet, paralysé des membres supérieurs et inférieurs; le verdict défavorable est porté sans hésitation. Deux gloses expliquent, la première, « qu'une vertèbre du cou s'est effondrée par pénétration dans celle située au-dessous et ne peut

plus supporter (le poids sus-jacent) »; la seconde, que le fait s'est produit par chute tête première.

L'apparition de la crépitation dans les fractures est mentionnée dans ce papyrus pour la première fois. Dans un cas — le treizième — elle peut être due à l'infection gazeuse de la plaie. Dans un cas de fracture de côte avec piqure probable du poumon, elle est probablement liée à l'emphysème sous-cutané.

Plusieurs blessés sont décrits au stade de la méningite. Ils sont « incapables de regarder leurs épaules et leur poitrine ». Cette rigidité du cou est notée aussi au cas 7 — plaie de la tête anfractueuse et nécrotique — par tétanos et dans les blessures des muscles du cou et des vertèbres cervicales.

La thérapeutique est, dans l'ensemble, simple et raisonnable. Dans certains cas, un traitement est recommandé; dans d'autres, l'expectative est conseillée : « le mettre à son régime ordinaire sans lui administrer de médicaments ».

Dans les cas de verdict désespéré, l'auteur indique parfois un traitement palliatif.

Dans un seul cas, fracture du crâne frontal, très grave et fort effrayante, sans espoir, intervient une formule magique, analogue à celles des autres papyrus.

La position assise est recommandée pour les blessures du crâne. Le chirurgien utilise la charpie et la toile; il emploie des emplâtres adhésifs pour réunir les bords des plaies béantes. Le cas 10 renferme la première mention de l'affrontement des lèvres des plaies au moyen de sutures. Pour l'immobilisation, il applique des éclisses de bois ou de la toile imprégnée de glu et de plâtre et moulée sur le membre. La manière de traiter la fracture des os du nez (cas 12) ne diffère guère, dans ses principes essentiels, des procédés actuels. On en peut dire autant de la méthode employée cas 25 pour réduire la luxation de la mâchoire inférieure. « Si tu examines un homme ayant une dislocation de la mâchoire, si tu lui trouves la bouche ouverte sans qu'il puisse la fermer, mets

tes pouces sur les extrémités des deux branches de la mandibule, à l'intérieur de la bouche, les deux mains en griffe sous le menton et fais basculer les branches du maxillaire pour les remettre en place ». Enfin, nous avons déjà signalé au cas 8 la première allusion à la trépanation.

En résumé, les caractères essentiels de ce document capital sont les suivants :

1° Le papyrus d'Edwin Smith est le plus vieux traité de chirurgie actuellement connu;

2° Il se compose d'exposés de cas et non de recettes;

3° Son ordonnance est conforme à un plan logique et suivi;

4° Les traitements prescrits sont rationnels; dans un unique cas fatal, la magie intervient;

5° Les cas sont répartis en favorables, douteux et défavorables. Le dernier verdict, inconnu dans les autres papyrus, se rencontre ici dans 14 cas;

6° Toujours le chirurgien détaille son examen du patient; il pose des questions, emploie des méthodes objectives, telles que palpation, sondage, mobilisation, et, fait capital du point de vue historique, « observation du cœur au moyen du pouls »;

7° De nombreux commentaires explicatifs éclairent le texte.

CHAPITRE VIII

LA PATHOLOGIE INTERNE

« Le témoignage des travaux historiques d'époque relativement récente rend peu de services, car, en règle générale, les symptômes notés répondent non à une maladie, mais à plusieurs. » (Ruffer [52, p. 50].) D'autre part, si les études de paléopathologie et les œuvres d'art sont une riche mine d'information authentique, il importe de considérer que la plupart des maladies internes échappèrent au talent de l'artiste antique, comme beaucoup se dérobent aux investigations contemporaines par destruction des organes splanchniques. En pratique, on ne peut guère utiliser que les papyrus pour dresser l'inventaire de la pathologie interne de l'ancienne Egypte. Mais de nouvelles difficultés surgissent aussitôt. En premier lieu, l'insuffisance de notre documentation : d'une littérature médicale dont nous avons maintes preuves qu'elle fut abondante, il ne nous reste que des fragments. En second lieu, à l'exception du papyrus d'Edwin Smith — purement chirurgical — les papyrus publiés sont surtout des compendium de médecine courante, destinés aux praticiens, où les maladies ne sont, le plus souvent, désignées que par leur nom, comme dans les formulaires thérapeutiques actuels. Les diagnostics détaillés permettant de remonter, avec plus ou moins de certitude, à la nature de l'affection sont très rares. La tâche d'identification reste considérable. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la table des matières de l'édition la plus récente, celle de W. Wreszinski! Aussi bien, un concours fortuit de circonstances peut seul

donner la clef de la plupart de ces énigmes. Au génie de l'égyptologue, la longue patience ne suffit pas; il faut encore un hasard heureux.

L'examen du malade comprend : interrogatoire, inspection et palpation. La fièvre est connue; d'après le papyrus d'Edwin Smith, on considère le pouls; enfin le praticien antique se fait montrer les excréta.

Nous allons passer une revue rapide de la pathologie interne d'après les papyrus égyptiens.

Les manuscrits sont muets sur les maladies pestilentiellles : peste, choléra. La lèpre correspond peut-être à quelques passages obscurs du papyrus de Berlin. L'anthraxose, la pneumonie, la peste pneumonique, la colibacillose, la variole, paraissent bien établies par la paléopathologie, mais on ne les a identifiées dans aucun papyrus. On ne trouve nulle trace dans l'Égypte antique de la syphilis, qui ravage ce pays de nos jours. G. Elliot Smith déclare que l'examen de 30.000 momies « n'a pas une seule fois montré l'existence de la syphilis ou de quoi que ce soit lui ressemblant, même de loin ». F. Wood Jones a examiné 6.000 corps en Nubie sans y déceler de lésions spécifiques et Sir Armand Ruffer conclut que « la syphilis peut être éliminée avec une certitude complète, car aucun cas de cette maladie n'a été jusqu'ici découvert chez les anciens Egyptiens » [52, p. 29]. Aussi bien, Joseph L. Miller termine ainsi son étude sur l'histoire de la syphilis (*History of Syphilis, Annals of Medical History*, 1930, p. 404). « Il n'y a pas de preuve dans les vieux manuscrits ou dans les vieux ossements que la syphilis ait existé sur le vieux continent antérieurement à la découverte de l'Amérique. Il y a de fortes présomptions qu'elle fut introduite en Espagne par les marins de Colomb. »

Les maladies parasitaires, au contraire, sont l'objet de nombreuses prescriptions, concernant surtout les vers intestinaux, aux papyrus de Berlin et d'Ebers. Dans son introduction à la traduction de ce dernier [30, p. xvii], Joachim identifie le ver « pend » au *tænia mediocanellata* : la racine

« pen » veut dire se déplier; le déterminatif indique un ver. Il s'agit du *T. saginata* ou du *Botriocéphalus latus*, le *T. solium* étant exclu par l'abstinence rigoureuse de viande de porc. Pour le même auteur, le ver « heft » représente l'*ascaris lumbricoïdes* : la racine « heft » signifie « s'allonger, se tordre, ramper », et le déterminatif indique encore un ver. De plus, il ne peut s'agir d'un *tænia*, car page 66, ligne 4, on prescrit, entre autres substances, pour teindre les cheveux gris « le sombre ver heft ». Quant au ver Herxetef, on l'a identifié à l'*Oxyurus vermicularis*. Comme vermifuges, sont prescrits : la laitue, l'absinthe, les oignons, les graines de ricin et la racine de grenadier.

Une autre maladie très répandue, si l'on en juge par le nombre de passages qui lui sont consacrés dans les papyrus d'Ebers et de Berlin, est la mystérieuse et redoutable ààà. Certains ont cru reconnaître le choléra, d'autres la dysenterie, d'autres encore la bilharziose. Très souvent, les remèdes prescrits sont à prendre « en allant se coucher ». Il s'agit donc d'une affection chronique. De plus, un « remède excellent » est conseillé à celui « qui a dans le ventre des vers produits par la maladie ààà » [30, p. 13] : « La maladie ààà est en relation avec les vers..., la maladie en question a dû être un trouble chronique et dangereux de l'appareil digestif, qui survenait fréquemment dans l'ancienne Egypte et laissait derrière lui des désordres sérieux du système circulatoire, spécialement du cœur. A cette association de symptômes, ainsi brièvement esquissés, correspond assez exactement la chlorose d'Egypte, produite par l'*Ankylostoma duodénale*, maladie encore extraordinairement répandue en Egypte de nos jours. » (Joachim [30, p. XV].) Le déterminatif de la maladie, le phallus, est en faveur de cette interprétation, puisque les cas sévères de chlorose d'Egypte entraînent l'impuissance ou la stérilité.

La bilharziose est peut-être le pire fléau de l'Egypte moderne; elle porte, d'ailleurs, le nom significatif d'hématurie d'Egypte. Sans être vraisemblablement aussi répandue,

elle existait dans l'Antiquité. Ruffer, nous l'avons déjà vu, a découvert des œufs calcifiés de *Schistosomum hæmatobium* dans les reins de momies de la XX^e dynastie, et le papyrus de Berlin renferme deux prescriptions contre son symptôme majeur : l'hématurie, qui peut relever, il est vrai, d'autres causes.

L'éléphantiasis, aujourd'hui endémique en Haute-Egypte, existe aussi dans l'Antiquité, mais les papyrus sont muets à son sujet.

Il est bien probable que parmi les abcès variés, les productions malignes et les kystes qui sont artificiellement groupés sous les termes vagues de *safet* et *uxedu* figurent des cas de filariose. Lüring, Hartmann et Joachim ont cru reconnaître la *Filaria medinensis*, sous le nom de ver « sa » ou de ver « sep », dans un passage obscur du papyrus Ebers. (P. LXXVIII [30, p. 134].) Quant à la dysenterie, nous la retrouverons au paragraphe de l'appareil digestif.

Un chapitre du papyrus Ebers (p. xcvi et xcvi) est consacré « aux moyens de chasser la vermine de la maison ». Il énumère les vers de terre, les guêpes, les araignées et les scorpions. Il omet les mouches, les poux et les puces qui pullulèrent pourtant, en Egypte. Les moustiques étaient aussi très répandus, et l'on cherchait à s'en garantir. « Il n'y a personne qui n'ait un filet. Le jour on s'en sert pour prendre des poissons; la nuit on l'étend autour du lit », raconte Hérodote [29, II, 95]. Le paludisme devait exercer des ravages dans la vallée du Nil, mais on ne l'identifie dans aucun papyrus. Scorpions et reptiles, le cobra, ou *Naja haje*, surtout, inspiraient une terreur respectueuse, d'où de nombreuses formules magiques et amulettes destinées à conjurer le danger qu'ils faisaient courir, tant aux vivants qu'aux défunts cheminant péniblement vers l'Hadès.

Les affections du tube digestif sont très fréquentes dans l'ancienne Egypte comme de nos jours. Les maladies du Rohet (littéralement la *porte* ou la *bouche du cœur*), c'est-à-dire de l'estomac, sont étudiées en de brèves observations

aux papyrus Ebers (p. xxxvi à xlii [30, p. 39 à 53]) et de Berlin.

« Si tu examines une personne qui souffre d'une obstruction du Rohet; si elle éprouve de la lourdeur, après manger; si son ventre est ballonné; si le cœur lui manque lorsqu'elle marche, comme celui d'une personne qui souffre d'une inflammation du fondement; examine-la dans le décubitus dorsal. Si tu trouves son ventre chaud, son Rohet obstrué, dis : « Cela concerne le foie. » Fais-lui le remède secret des herbes que le médecin doit préparer lui-même... Si, après cela, tu lui trouves les deux hypocondres, celui de droite chaud, celui de gauche frais, alors dis à cela : « C'est un mal près de guérir, il se consume. » Revois-la. Si tu lui trouves tout le ventre frais, alors, dis : « Son foie s'est guéri et purifié; il a (bien) accepté le remède. » (Papyrus Ebers, p. xxxvi, [30, p. 39].)

« Nid d'Uh'tu (inflammation) : Son ventre est d'ordinaire lourd; son rohet est toujours douloureux; son estomac est brûlant et fragile; ses vêtements lui sont toujours à charge, il ne supporte pas beaucoup d'habits. Il souffre de la soif la nuit, et il a mauvais goût dans la bouche, comme un homme qui a mangé des figues de sycomore. Ses chairs sont molles comme celles d'un homme qui a beaucoup marché. Lorsqu'il veut s'exonérer, son fondement est bouché, et il a des difficultés pour uriner. Dis-lui qu'il souffre d'un nid d'inflammation dans son ventre, qui trouble le goût de son cœur... Applique-lui les remèdes pour traiter l'inflammation et les remèdes pour détruire l'inflammation du ventre. » (Papyrus de Berlin, p. xu [41, n° 154, p. 85].)

Ce langage fleuri, parfois, du reste, si cru qu'il faut traduire, décrit des embarras gastriques, des congestions hépatiques, affections très banales en Egypte. Les allusions à la constipation, aux douleurs, aux brûlures du fondement, très fréquentes, nous paraissent, selon toute probabilité, se rapporter à la dysenterie chronique, opinion soutenue par G. Sobhy [58, p. 8]. Dans le passage suivant, certains ont voulu voir le tableau du cancer de l'estomac :

« Si tu examines une personne qui souffre du rohet; elle a mal au bras, à la poitrine (au sein) et dans la région du rohet; on lui a dit que c'est la maladie uat, alors, dis à cela : « C'est la mort qui a pénétré par la bouche et exerce ses ravages. Fais-lui un purgatif avec les herbes... Pose ta main sur elle, son bras s'étendra avec aisance, libéré de la douleur. » Suit une formule de conjuration. Comme toujours, la médecine impuissante appelle la magie à son secours. Il peut s'agir, en effet, du cancer de l'estomac propagé au foie, d'où les douleurs irradiées à l'épaule et même au bras, donc parvenu à l'ultime période, fatale à bref délai.

Les Egyptiens, d'ailleurs, prenaient grand soin de leurs fonctions digestives, sans doute par suite des périls auxquels elles étaient exposées. « Ils se purgent tous les mois pendant trois jours consécutifs et ils ont grand soin d'entretenir et de conserver leur santé par des vomitifs et des lavements, persuadés que toutes nos maladies viennent des aliments que nous prenons », rapporte Hérodote [29, II, 84].

Sur l'appareil respiratoire, on ne trouve que quelques recettes concernant des maladies non identifiées. La tuberculose pulmonaire devait exister, puisque la bacilliose osseuse est prouvée, mais elle devait être exceptionnelle; d'ailleurs, la salubrité du pays, à cet égard, y fit envoyer les tuberculeux sous la domination romaine.

L'appareil circulatoire, en revanche, fournit une documentation intéressante.

Une prescription est dirigée contre « la faiblesse du cœur, les palpitations et les douleurs lancinantes de la région cardiaque » (papyrus Ebers, p. XLV [30, p. 56]). D'autres sont destinées à « chasser les maladies du cœur ». L'une d'elles combat le « *sus* (serrement de cœur, étouffement, dyspnée) de la fièvre du cœur », que Brugsch, Stern et Joachim considèrent comme l'angine de poitrine (papyrus Ebers, p. XLIV [30, p. 53]). L'enflure et la dyspnée d'effort, les nausées et l'angoisse de l'insuffisance cardiaque, sont décrites en divers passages du papyrus Ebers [30, p. 44, 182, 183 par exemple]

et sont attribuées à la fatigue du cœur entraînant la stagnation du sang (littéralement : « des nids de sang »). On trouve même une définition de la péricardite avec épanchement : « dans une maladie avec production de liquide (de l'enveloppe du poumon), le cœur est poussé en avant, il flotte ou s'enfonce dans le liquide et il est déplacé », et de l'anévrisme de l'aorte.

Au sujet du système nerveux, de remarquables descriptions des lésions consécutives aux traumatismes craniens et vertébraux (aphasie, paraplégie, ophtalmoplégie, hémiplegie spasmodique résiduelle) se trouvent au papyrus chirurgical d'Edwin Smith. Dans le papyrus magique de Leyde, on lit la description probable des conséquences de l'hémorragie cérébrale : trouble des vaisseaux sanguins du cerveau provoquant cécité et troubles paralytiques des membres. Au papyrus de Berlin est décrite brièvement la paralysie faciale : « Fumigations pour faire passer la moitié de la face déviée et le coin de la bouche tordu... » [51, n° 76, p. 67]. De nombreuses recettes, disséminées dans les divers papyrus, sont destinées à combattre les maux de tête. L'une d'elles, au papyrus Ebers (p. XLVII [30, p. 62]), se rapporte à la migraine, « douleur de l'un des côtés de la tête »; une autre, aux vertiges.

Nous citerons enfin : la polyurie du diabète sucré, visée, semble-t-il, par six prescriptions de la page L du papyrus Ebers [30, p. 68], destinées à combattre « les trop abondantes évacuations d'urine », et les maladies de la vessie.

Un chapitre du papyrus Ebers est intitulé : « Commencement du Recueil des remèdes de l'urine et pour chasser la maladie de la vessie. » On y relève l'emploi d'un vieux livre, bouilli dans l'huile, pour « évacuer l'urine en rétention chez un enfant ». Le livre, vieux par raison d'économie, étant formé de fibres cellulosiques, équivalait, après coction dans l'huile, à nos cataplasmes émollients. Une recette s'adresse « aux mictions trop fréquentes » (p. L [30, p. 68]). Joachim « pense à l'hypertrophie de la prostate ou à la lithiase ». Le

papyrus Hearst consacre également un chapitre à la dysurie et à la polyurie [62, n^{os} 59 et s., p. 78 et s.]. Enfin, rappelons que le papyrus de Berlin (p. XX [64, n^{os} 187-188, p. 101-102]) donne deux recettes contre les hématuries.

N'est-il pas plausible de croire, d'après la glanure éparpillée parmi les ruines, que la moisson médicale fut belle, dans la vallée du Nil, au temps des pharaons ?

CHAPITRE IX

LA MATIERE MEDICALE

La matière médicale dans l'antiquité égyptienne est d'une richesse inouïe. La polypharmacie est en grand honneur et plus de cinq cents substances figurent dans les papyrus médicaux recueillis. Par malheur, la difficulté de traduction, comme dans les autres branches techniques, nous empêche d'utiliser un grand nombre de documents, et trop de drogues ont jusqu'ici tenu la sagacité des chercheurs en échec. Aussi bien l'identification soulève-t-elle d'énormes difficultés, devant lesquelles le profane reste confondu. Ainsi, d'après l'article de E. Chassinat⁽¹⁾, un seul et même terme a reçu les traductions les plus variées. « Une dizaine de valeurs au moins, sel, cire, bitume, poix, graisse, suif, huile, huile consacrée, onguent, baume, aromate, ont donc été attribuées à ce mot par les égyptologues. » (P. 450.) Nous ne citerons que les produits, malgré tout assez nombreux, dont l'emploi dans l'antique pharmacopée paraît bien établi.

La matière médicale est empruntée aux trois règnes. Le règne minéral fournit métalloïdes, métaux, sels naturels et alcalis. Mentionnons : pierres (turquoise surtout) et métaux précieux (or et argent), employés à la fabrication des amulettes; l'alun; l'antimoine, l'oxyde et le sulfure d'antimoine; le carbonate d'ammonium; la chaux et le carbonate calcique (usité comme fard); le cuivre (sous forme de vert-de-gris dans les ordonnances); le fer et l'oxyde de fer ou pierre d'aigle (employé contre l'hydropisie); la magnésie; le mercure et le sulfate de mercure; le plomb, l'acétate, le carbo-

(1) *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, fasc. 234, p. 447.

nate et le sulfure de plomb (employé comme lénitif); la potasse, la soude, les nitrates de potasse et de soude impurs, le carbonate de soude; le soufre; la pierre memphite. Cette dernière ou marbre du Caire, pulvérisée et mêlée à du vinaigre, rendait insensibles les chairs sur lesquelles on l'appliquait et permettait des opérations indolores, d'après Dioscoride et Pline. Cette propriété s'explique par le dégagement d'acide carbonique à l'état naissant, doué, en effet, d'une certaine action comme anesthésique local.

Les substances d'origine végétale étaient nombreuses. Citons : l'absinthe, l'acacia, l'ache, la moelle d'acanthé (vermifuge), l'ail, l'aloès, les amandes, l'aneth, l'anis, la capillaire (en décoctions dans les angines), la camomille (dont l'huile était employée en frictions), le caroubier (dont le fruit et l'écorce étaient employés comme aphrodisiaques et vermifuges), le carthame, le cassia-absus (le fameux remède soudanais contre les ophtalmies), la chélidoine (spécifique des ophtalmies), le colchique, le coriandre (très réputé : ses graines excitantes, enivrantes et aphrodisiaques étaient souveraines contre toutes tumeurs, les abcès, les grosseurs; apéritives, laxatives, toniques, elles étaient très employées dans les maladies du cœur), le cumin, diverses cucurbitacées, la cendre d'ébène (collyres), l'encens, l'endive, le fenu grec, le figuier, le genièvre (diurétique), la gentiane, le grenadier (dont l'écorce était usitée comme vermifuge), le haschich, l'indigo, la jusquiame, le lin, le lis, le lotus, la mandragore, la menthe, la moutarde, la myrrhe, la noix de galle, la noix muscade, la nigelle, l'opium, le palmier à dattes, la pistache, le raifort, le ricin (purgatif très usité), diverses résines, le safran, la scille (employée dans l'hydropisie), le styrax, le tamaris, le thym, des gommes, des infusions amères, certaines drogues à base de térébenthine, des huiles, le vin, la bière d'orge et le vinaigre.

Le règne animal fournit d'abord : le miel (très employé pour édulcorer), le lait de vache, d'ânesse, de chèvre et de femme. Viennent ensuite : les cheveux, les poils; la corne de

cerf; le foie et le fiel du bœuf, du veau et du porc; la bile de certains poissons; la graisse et le sang de divers animaux; l'intestin d'antilope; la vulve de la chienne; l'utérus de la chatte; les sabots et le phallus de l'âne; les vers de terre; les serpents; les crocodiles; les cantharides (aphrodisiaques); les scarabées; les lézards; les tortues; enfin la cervelle, l'urine et les excréments de l'espèce humaine et de bien d'autres...

Cette énumération, incomplète, bien que longue, comporte une importante constatation. La plupart des drogues d'origine minérale et végétale figurent dans la pharmacopée actuelle, souvent avec les mêmes indications que dans l'Antiquité; presque toutes les substances tirées du règne animal, au contraire, ont disparu. La plupart des prescriptions empruntées au règne animal servent de support matériel aux formules de conjuration magique, d'où leur étrangeté; tirant leur vertu des seules incantations, elles ont perdu droit de cité lors du discrédit de la magie médicale. Celles qui possédaient une valeur intrinsèque ont seules été conservées : le lait, par exemple, mais on cessa d'exiger qu'on l'obtînt « d'une vache qui n'a eu que des veaux », ou d' « une femme qui vient d'accoucher d'un garçon ».

L'art des parfums était très développé dans l'ancienne Egypte [49, p. 21], la toxicologie aussi : « l'Egypte est la terre classique du poison ». La magie utilisait pour produire des hallucinations les Solanées vireuses (jusquiame, datura et belladone), le chanvre indien et le haschich. Le Nepenthès était une boisson renfermant un principe euphorique, sans doute l'opium. Le pavot est très ancien en Egypte, et Schweinfurth a pu distinguer nettement des fleurs de *Papaver Rhoeas* et de *Papaver Somniferum* dans un tableau de la XXII^e dynastie.

Les remèdes avaient pour véhicule l'eau en général, parfois le vin, la bière, le lait, l'huile ou l'urine. Les ressources de la pharmacie étaient déjà très variées; pour l'usage interne : potions, tisanes, décoctions, macérations, mixtures, pilules, boules, pastilles, poudres et électuaires; pour l'usage

externe : cataplasmes, onguents, emplâtres, collyres, pom-mades, inhalations, fumigations, suppositoires, lavements.

Les prescriptions sont souvent fort longues. L'une d'elles, au papyrus Ebers, p. LXXXIII [30, p. 145-146], renferme trente-sept ingrédients empruntés aux trois règnes, destinés à former un emplâtre. Ces ordonnances se conforment à l'âge du patient, parfois au sexe, souvent à la saison.

Une bonne partie de cette droguerie, par Hippocrate, Pline, Dioscoride, Galien et leurs successeurs, a survécu. Au déclin du xvi^e siècle, Montaigne écrira de la médecine de son temps : « ... Le choisis mesme de la pluspart de leurs drogues est aulcunement mystérieux et divin : le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lezard, la fiente d'un elephant, le foye d'une taulpe, du sang tiré sous l'aile droicte d'un pigeon blanc; et pour nous aultres choliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere), des crottes de rat pulverisées, et telles autres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien que de science solide. Je laisse à part le nombre impair de leurs pilules, la destination de certains jours et festes de l'année, la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingredients... » (*Essais*, liv. II, chap. xxxvii). La fameuse thériaque du siècle dernier était la descendante de l'interminable prescription du papyrus Ebers.

En définitive, l'antique pharmacopée égyptienne s'est en grande partie perpétuée, mais elle s'est scindée en deux classes distinctes. Recettes saugrenues, drogues bizarres, ingrédients répugnants, modes de préparation ou d'emploi absurdes, sont devenus l'apanage des charlatans, qui fournissent sa pâture de duperie à l'immuable crédulité humaine. Fruits d'un empirisme éclairé, les vrais remèdes, au demeurant assez nombreux, éprouvés par l'expérience des siècles, gardent leur place dans l'arsenal médical actuel.

CHAPITRE X

L'HYGIENE

Scènes de la vie quotidienne des tombeaux, littérature nationale, préceptes religieux et récits des voyageurs fournissent une documentation assez importante sur l'hygiène, dont les papyrus médicaux ne font pas mention.

Un des caractères essentiels des Egyptiens est la propreté, consacrée par les nombreux cas d'ablutions purificatrices : avant de pénétrer dans un temple, avant le repas, après le commerce charnel.

Sous un climat chaud et humide, on porte des vêtements amples et légers, de toile blanche, « servant à peine à voiler la nudité ». A peine, en effet. « Enfant, elle (l'Egyptienne) jouait nue avec ses frères nus; femme, la mode lui laissait la gorge au vent et l'habillait d'étoffes transparentes qui l'exposaient nue aux regards des hommes. A la ville, les servantes... ne portaient pour vêtement qu'une étroite ceinture sur la hanche; à la campagne, les paysans... mettaient pagne bas pour travailler. » (Maspero [33, Introduction, p. XLIII].) On vit beaucoup en plein air, dans la cour des maisons, dans le jardin ou sur la terrasse. « Ils mangent dans la rue », rapporte Hérodote.

« L'attrition des dents des Egyptiens, le contenu des amas de détrit, le contenu intestinal, les offrandes d'aliments des tombeaux, les décorations murales et les témoignages écrits, tout indique un régime mixte, dont le pain grossier et les légumes constituaient les principaux éléments », déclare Sir Armand Ruffer [52, p. 291].

Les Egyptiens étaient surnommés « mangeurs de pain » et, pour eux comme pour les Hébreux, pain était synonyme de nourriture. Les céréales furent cultivées dès les temps les plus reculés et la farine fut préparée dès l'époque pré-dynastique en broyant le grain entre deux pierres ou en le pilant dans un mortier. Ruffer a examiné des échantillons de pain égyptien antique qui « se composent d'une pâte très grossière contenant habituellement une grande quantité de balle et même de la paille, avec des fragments grossiers de grains de froment ou d'orge » [52, p. 288]. Les Egyptiens pauvres — et les riches aussi, peut-être, — mangeaient beaucoup de racines, crues ou apprêtées, de plantes des marais. Ils consommaient aussi beaucoup de légumes : lentilles, haricots, artichauts, asperges, betteraves et choux, après cuisson sans doute; oignons, concombres, ail, radis, navets, crus avec du pain, comme aujourd'hui. Les principaux fruits étaient les raisins, les figues, les dattes, les grenades, les melons, les caroubes, les olives, les abricots (?) et des graines de plantes des marais. Le régime n'était pas purement végétarien, car l'élevage du bétail et la chasse remontent aussi loin que l'histoire égyptienne. Le Nil et ses canaux étaient d'inépuisables réservoirs de poissons, que l'on mangeait frais ou salés. Une inscription d'une tombe de la XVIII^e dynastie montre que le pain de durra, le lait et l'huile, composaient le régime des jeunes enfants. Les boissons comprenaient l'eau, la bière et le vin. Le peuple, dans l'ensemble, était sobre, mais les femmes elles-mêmes se laissèrent aller à l'ivresse, et l'alcoolisme croissant devint un des facteurs de décadence à l'époque romaine. Certains aliments, enfin, étaient proscrits : le porc, « les Egyptiens regardent le pourceau comme un animal immonde. Si quelqu'un en touche un, ne fût-ce qu'en passant, il court se plonger dans le fleuve avec ses habits », raconte Hérodote (II, 97); la fève, « légume impur » [29, II, 37]. Manger de l'ibis, de la vache, du crocodile, ou de l'hippopotame eût été un sacrilège.

« Ils n'ont qu'une femme chacun, ainsi que les Grecs »,

rapporte Hérodote [29, II, 92], mais cette monogamie légale était adoucie par le concubinat et une prostitution digne des nations modernes. Comme dans beaucoup de civilisations primitives, « en Egypte, depuis les temps les plus anciens, le mariage entre frère et sœur était à la mode, tandis que l'union incestueuse entre père et fille, ou mère et fils était très rare, si même elle exista jamais. Les dieux égyptiens eux-mêmes avaient donné l'exemple de l'inceste fraternel... », établit Sir Armand Ruffer [52, p. 323], et Wallis Budge admet que dans la plupart des classes sociales le mariage entre frère et sœur germains était la règle... Diodore de Sicile a mentionné la persistance de cet usage en Egypte au seuil de l'ère chrétienne. Cette consanguinité sévère et prolongée n'empêcha pas la race égyptienne d'être belle, saine et vigoureuse.

Dès les débuts de l'époque dynastique, on rencontre des préoccupations d'hygiène publique. Lors de la construction des pyramides de Gizeh, on fait, aux milliers d'ouvriers réunis pour ces durs travaux, des distributions de vêtements; ils prennent plusieurs bains quotidiens dans le Nil; la plupart retournent aux champs après six mois. Des médecins procèdent à des visites régulières, et les malades, séparés de leurs camarades, sont conduits dans un camp spécial, en bon air, sur les falaises arabiques. Enfin, chaque année, les ouvriers sont tenus d'incendier leurs cabanes et d'en édifier de nouvelles.

La circoncision est inspirée, en Egypte, par le souci de la propreté génitale, du moins chez l'homme. Quant à l'embaumement, il contribua beaucoup à l'hygiène du pays, en réduisant la putréfaction, si dangereuse sous un climat chaud et humide.

CHAPITRE XI

LES SPECIALITES

Sans entrer ici dans la discussion de la question des médecins spécialistes — question que nous étudierons au chapitre de l'exercice de l'art médical — nous envisagerons la pratique des spécialités dans l'ancienne Egypte. Toutes les branches de la spécialisation clinique contemporaine sont représentées, au moins à l'état embryonnaire : la dermatologie par les nombreuses recettes capillaires du papyrus Ebers et du papyrus Hearst; l'otologie par un traité du papyrus Ebers (p. xci et xcii [30, p. 166]) et quelques recettes à la fin du papyrus de Berlin; l'urologie par les chapitres déjà cités des papyrus Ebers et Hearst et les recettes contre l'hématurie de celui de Berlin... Nous étudierons à part les deux grandes spécialités classiques, en raison même de leur importance dans l'Antiquité : l'ophtalmologie et l'obstétrique-gynécologie.

L'ophtalmologie.

Les affections oculaires sont très fréquentes aujourd'hui en Egypte et le trachome, en particulier, est, avec la bilharziose et la mortalité infantile, un des trois grands fléaux de ce pays (Pierret [47, p. 130]). A plus forte raison, devait-il y avoir de très nombreuses affections de la vue dans l'Antiquité. D'ailleurs, borgnes et aveugles sont très nombreux sur les monuments. Les oculistes égyptiens avaient acquis

une très grande réputation. Hérodote raconte que Cyrus, le puissant roi de Perse, se fit envoyer par Amasis son meilleur oculiste.

Les maladies de la vue sont étudiées au papyrus de Londres (plusieurs formules d'incantation magique) et surtout au papyrus Ebers, où le « Livre des yeux » s'étend du bas de la page LV à la page LXIV [30, p. 81 à 102]. Par bonheur, à défaut d'un seul diagnostic sur une soixantaine de cas passés en revue, la plupart des affections sont désignées par une locution, et cette locution est souvent une définition assez précise pour permettre l'identification de la maladie envisagée. Toutefois, il advenait souvent que l'Egyptien d'autrefois confondît sous un même nom des maladies différentes ou, à l'inverse, prît pour affections différentes les divers stades de la même, et il arrive, d'après Ebers [49, p. 227, note], qu'étant « donné le langage sans précision du papyrus et l'absence de tout diagnostic, c'est, on peut le dire, *affaire de goût* que se décider pour telle ou telle affection de l'œil ».

En définitive, la discrimination des lésions oculaires était très poussée. On a pu identifier de façon ferme, outre la cécité et l'hyperhémie de la conjonctive, les désordres suivants : hydrophthalmie, staphylome, infiltration de la cornée, mouches volantes, cataracte, leucome, iritis, ectropion, entropion, trichiasis, xanthélasma, granulations, chalazion, blépharite, abcès palpébral, chémosis, ptérygion, dacryocystite, ophtalmoplégie... On a soupçonné une allusion au carcinome; en revanche, on n'a pas décelé le trachome, dont Guarino pourtant a trouvé les lésions caractéristiques sur des momies bien conservées.

Le traitement des affections oculaires (où l'on remarque l'emploi fréquent, dans l'inflammation, de lotions faiblement astringentes contenant de petites quantités de zinc ou de sels de plomb dans une grande quantité d'eau, et une allusion aux myotiques « pour rétrécir les pupilles ») associe souvent l'incantation magique à la thérapeutique médicale : tel est le cas, bien entendu, de la cécité. Une pres-

cription curieuse, d'application universelle, emploie un cerveau humain.

Les Egyptiennes, très coquettes, disposaient de cosmétiques verts et noirs. Les verts (analyses de Loret et Florence) étaient à base d'hydro-silicate de cuivre et les noirs étaient constitués par un sulfure de plomb argentifère (Florence), par un mélange de sulfure de plomb, de bioxyde de manganèse, d'oxyde de fer et de sulfure d'antimoine, d'après Fischer, opérant sur des fards provenant des fouilles de Flinders Petrie au Fayoum.

L'obstétrique et la gynécologie.

Art des accouchements et traitement des maladies féminines durent occuper une place importante dans la pratique médicale de l'ancienne Egypte.

En effet, les filles, fiancées dès leurs premières années, étaient mariées, dans toutes les classes de la société, avant 15 ans, et les foyers comptaient en moyenne huit à dix enfants. Unions précoces et fécondes, absence d'hygiène de la grossesse, ignorance des matrones, relevailles prématurées, presque toujours suivies de conception rapide, aboutissaient à rendre des femmes de moins de 20 ans infirmes pour le reste de leur vie.

Les papyrus médicaux sont muets sur l'obstétrique, mais le papyrus littéraire de Westcar, du Musée de Berlin, nous donne l'aperçu d'un accouchement sous le Moyen Empire, vers 2000 avant Jésus-Christ. La parturiente égyptienne ne prenait pas la position horizontale. Elle se tenait, comme le prouvent certains tableaux, soit accroupie sur une natte ou sur un lit, les jambes repliées sous elle, soit assise sur une chaise. Cette attitude, favorable à la fois aux efforts d'expulsion et à la procidence du cordon, s'observe chez tous les primitifs. La chaise ne « paraît différer en rien des chaises ordinaires », d'après Maspero [33, p. 37]. Pour d'autres

auteurs, J. Guiart en particulier, « l'accouchement se faisait sur un siège spécial : *la pierre de mise au monde*. Il était constitué par trois pierres disposées de telle sorte qu'elles formaient un siège surélevé, sur lequel la femme pouvait s'asseoir ou s'agenouiller tout en ayant au-dessous d'elle et en avant un vide permettant les manœuvres obstétricales de la sage-femme et la sortie de l'enfant... elle est évidemment (la pierre de mise au monde) l'ancêtre du fauteuil obstétrical encore employé aujourd'hui en Orient. » [27, p. 322.] Le papyrus de Westcar nous montre une des assistantes de la parturiente placée derrière elle et la serrant à bras le corps pendant les douleurs, pour lui servir de point d'appui et pour favoriser l'expulsion; l'autre, agenouillée ou accroupie devant elle, afin de recevoir l'enfant dans ses mains. Dès la naissance, on sectionnait le cordon, on lavait le nouveau-né, on pétrissait les membres pour leur donner une belle forme et leur infuser la santé; enfin, on hâtait la délivrance par des massages de l'abdomen. Les sages-femmes étaient rétribuées en nature.

Le dieu Bès et Apet ou Touéris, son épouse à forme d'hippopotame, veillaient sur les accouchements, et des amulettes à leur image protégeaient contre les périls de la parturition.

Le papyrus Ebers fournit des moyens d'apprécier la vitalité du nouveau-né : « S'il crie *ni* (cri lamentable), il vivra; s'il crie *ba* (cri retentissant) il mourra. » Autres prévisions : « S'il fait entendre de grandes lamentations, il mourra; s'il regarde en bas, il mourra. » (P. xcvi [30, p. 478].)

Si les scènes d'allaitement sont fréquentes dans l'art, les papyrus médicaux ne renferment que quelques recettes pour guérir les abcès du sein ou pour augmenter le lait des nourrices.

La prévision de la fécondité des femmes et du sexe des enfants a inspiré de nombreux procédés : sept au verso du papyrus de Berlin, une dizaine à la troisième page du papyrus de Kahoun. Tous sont bizarres, et certains si répugnants que « l'on ne comprendrait guère comment les Egyptiennes

avaient le courage de s'y soumettre, si l'on ne savait à quel point l'horreur de la stérilité est poussée chez les Orientaux » (Maspero [36, p. 416]).

Nous citerons une seule recette, choisie en raison de sa vogue prolongée; elle se retrouve, en effet, à peine modifiée, dans deux ouvrages anglais du ^{xvii}^e siècle :

« Autre recherche pour savoir si une femme enfantera ou non. Chaque jour, elle met dans ses urines gros comme une datte de froment et d'épeautre enfermés dans deux sachets. Lorsqu'ils germent tous les deux, elle engendrera; lorsque le froment germe, c'est un garçon; lorsque l'épeautre germe, c'est une fille; quand ils ne poussent point, elle ne concevra pas. » [61, n° 199, p. 110.]

Certaines recettes sont dirigées contre la stérilité.

La gynécologie est étudiée assez longuement, aux papyrus de Kahoun, Ebers et de Berlin. La plupart des cas se présentent d'après un modèle uniforme. D'abord un titre avec brève énumération des symptômes; puis le diagnostic; enfin l'indication sommaire du traitement. On trouve dans ces divers documents l'étude : des troubles menstruels, des leucorrhées, du prolapsus utérin (sans doute très fréquent), des métrites. Certains auteurs ont cru devoir, à la suite de Griffith, reconnaître le cancer de l'utérus dans le cas suivant : « Diligences pour la femme qui souffre de la vulve pendant la marche. Dis à cela : « Quelle odeur fleures-tu ? » Si elle te dit : « Je » fleur la chair brûlée », dis à cela : « Ce sont les pustules » de la vulve. » Fais-lui pour cela une fumigation tout le temps qu'elle fleurera le brûlé », parce que « c'est alors qu'on perçoit cette odeur caractéristique que notre auteur compare à celle de la chair brûlée. » (Maspero [36, p. 413].) On rencontre de bonnes descriptions des métrites : pesanteur pelvienne et périnéale; tiraillements lombaires, douleurs irradiées aux cuisses, dysménorrhée, migraines avec troubles visuels, état nauséux, lassitude générale avec courbature intense. Les variétés cliniques sont gratifiées de noms imaginés très pittoresques. Le prolapsus génital s'appelle les *rejets* de

la vulve; une forme de métrite les *liens*, une autre les *vautours*, selon que les sensations de constriction ou de lancinement (comparées à celles que produirait le bec d'un vautour fouillant la chair) l'emportent chez la patiente. Les remèdes consistent surtout en bière, lait de vache, huile, dattes et autres fruits, plantes, encens; certains sont écœurants, beaucoup d'autres non identifiés. Ils sont administrés en onctions, fumigations, boissons, lavements et injections vaginales.

CHAPITRE XII

LA MEDECINE VETERINAIRE

Un peuple agricole et pastoral ne pouvait manquer de posséder une médecine vétérinaire. Il existe dans l'Egypte antique une médecine des bêtes. Les documents se rencontrent dans les hypogées, où l'on voit des tableaux de bergers soignant et médicamentant leurs animaux, dans le papyrus de Kahoun et le papyrus magique Harris. Comme ceux des hommes, les maux des animaux sont volontiers attribués à l'intrusion de génies pervers ou à l'action d'influences funestes. Aussi les incantations magiques jouent-elles un rôle important dans le traitement.

A titre d'exemple typique, nous citerons, d'après Maspero [36, p. 417], l'ordonnance pour les bœufs atteints de *souffle*, c'est-à-dire d'une variété de peste bovine, et non pas de météorisme.

« Diligences quand tu verras un taureau qui a le souffle. Si tu vois un taureau qui a le souffle, dont les yeux rejettent, dont les bajoues sont lourdes, dont les gencives sont rouges, lui tenant le cou dressé, récite-lui l'incantation. Sitôt qu'il s'est mis sur un de ses flancs, que le berger lui fasse des affusions d'eau froide, qu'il lui applique sur les yeux, ainsi que sur les hypocondres et sur tous les membres, des concombres ou des souchets, qu'il le fumige aux concombres. Le berger songera (ensuite) à le baigner; si la bête va à l'eau, qu'il la fasse immerger; si elle s'écarte de l'eau, lui appliquer des concombres *chate*, puis tu lui feras des incisions au nez et à la queue, et tu lui diras : « Celui qui a l'incision, il meurt

par elle, il vit par elle. » S'il ne se remet pas, mais qu'il soit inerte (littéralement : lourd) sous les doigts et que ses yeux se ferment, bande-lui les yeux d'un linge et mets-y le feu pour détruire l'écoulement purulent. »

Les procédés pour combattre la fièvre — affusions d'eau froide, applications de plantes ou de fruits à suc frais et bains froids — sont rationnels. La saignée est une opération à double effet : médical par le bénéfice de la spoliation sanguine, magique comme sacrifice partiel destiné à apaiser le démon possesseur. « Aujourd'hui encore, dans toute la vallée, les fellahs incisent le front et les joues des enfants pour les guérir ou pour les protéger de la fièvre typhoïde et de la variole », écrivait Maspero en 1898.

En somme, le fragment de Kahoun nous donne une vue nette de la médecine vétérinaire et nous montre ses grandes analogies avec la médecine humaine. Cet art était-il exercé par des spécialistes, ancêtres de nos vétérinaires ou bien chacun était-il appelé à le pratiquer au hasard des circonstances ? « Les tableaux des hypogées nous montrent les bouviers récitant des charmes contre les crocodiles pour les aveugler au moment où les troupeaux franchissent un canal; ils savaient des prières contre les bêtes féroces; ils fabriquaient des amulettes pour surexciter la vigilance de leurs chiens... Le berger en chef d'un domaine était le vétérinaire en chef des bêtes confiées à ses soins: on se le figure sans peine comme le vieux berger de nos campagnes, demi-savant, demi-sorcier, plein de paroles puissantes et de charmes redoutables. »

CHAPITRE XIII

L'EXERCICE DE L'ART MEDICAL

Selon Strabon, à l'origine, les Egyptiens exposaient les malades sur les places publiques, ou aux portes des villes, à la vue des passants. Chacun avait le devoir de s'enquérir de leurs maux et de conseiller tel traitement efficace qu'il connaîtrait. Plus tard, on aurait pris l'habitude d'inscrire la description des maladies et leurs remèdes sur des registres déposés dans les temples. Pendant longtemps, le public aurait gardé le droit de consulter ces registres et de choisir les remèdes. Plus tard, devant l'augmentation considérable des observations, les prêtres, gardiens des archives, auraient été amenés à se transformer en médecins. Cette opinion est séduisante, mais non prouvée.

D'ailleurs, si la classe sacerdotale exerça la médecine, elle n'en eut pas le monopole, si l'on s'en rapporte à certains textes.

L'auteur du *Traité de la Connaissance de la marche du cœur*, plusieurs fois cité (pap. Ebers, p. xcix) énumère ceux qui tireront profit de ce travail. Ce sont : le médecin ordinaire, puis le prêtre de Sokhît (Pichl), exorciseur (G. Maspero), maître purificateur (Chabas); enfin, le sorcier, enchanteur, charmeur. La déesse Sokhît, à tête de lionne, très irascible et sanguinaire, provoquait maladies et décès en grand nombre. Ses prêtres étaient naturellement désignés pour apaiser ses fureurs.

Dans la collection des écrits alchimistes de Berthelot

(*Collection des anciens alchimistes grecs*, traduction, p. 226) se trouve le passage suivant : « Par exemple, après une fracture, si le patient rencontre un prêtre habile, celui-ci, agissant de sa propre inspiration, réunit les fragments de telle sorte que l'on entend le craquement des os qui se rejoignent. Si l'on ne trouve pas un tel prêtre, que le blessé cependant ne craigne pas de mourir, mais que l'on amène des médecins avec leurs livres, pourvus de dessins et de figures ombrées. Etant pansé conformément aux lignes des figures du livre, le blessé est entouré de liens mécaniquement, et il continue à vivre, après avoir repris la santé. Nulle part, l'homme ne se résigne à mourir, faute de trouver un prêtre qui sache réunir les fractures. »

Ainsi l'alchimiste oppose le médecin et le prêtre rebouteur et donne la prééminence à ce dernier sur la science écrite du premier. Au contraire, l'auteur du traité inséré au papyrus Ebers, médecin lui-même, met ses confrères avant les prêtres de Sokhît.

A côté de la science acquise de l'un et de l'inspiration divine de l'autre, l'art du sorcier consiste à réciter des formules qu'il ne comprend guère avec un cérémonial qu'il ne comprend le plus souvent pas davantage.

Il semble donc que la médecine officielle ne fut pas l'apanage exclusif de la classe sacerdotale. D'ailleurs, il est prudent de tenir compte du milieu et de l'organisation de la société égyptienne : « ... Nous nous efforçons d'instinct à édifier tout un système de magistratures distinctes, de bureaucraties, de corps d'ingénieurs ou d'architectes, de clergé voué exclusivement aux cérémonies du culte, dans un pays où la séparation des pouvoirs était chose inconnue et où les mêmes individus commandaient les soldats, dirigeaient les travaux publics, offraient les sacrifices, rendaient des arrêts en matière civile et criminelle », remarque Maspero [36, p. 464]. Nous voyons, en effet, les quelques grands médecins de la cour des pharaons, dont le souvenir est retrouvé, porter une profusion de titres profanes ou sacrés.

Au demeurant, jusqu'à plus ample informé, il paraît légitime d'adopter les conclusions de Maspero et de considérer : « 1° le médecin; 2° le prêtre de Sokhît, exorciseur-rebouteur; 3° le *saou*, charmeur, sorcier. Ces trois termes marquent les trois échelons différents de la classe médicale en Egypte. » [38, p. 304.]

Si l'origine des médecins égyptiens est assez obscure, les modalités d'exercice de l'art médical le sont encore plus.

« En Egypte, la médecine, comme les oracles, est spécialisée. Pour chaque maladie, il y a un médecin, et il n'existe pas de médecine générale. Partout, il y a pléthore de médecins : les uns s'établissent médecins pour les yeux, d'autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maladies internes. » (Hérodote, II, 84.)

La responsabilité médicale aurait existé au temps de Diodore, qui écrit : « Le traitement des malades est fondé sur des préceptes écrits, rédigés et transmis par un grand nombre d'anciens médecins célèbres. Si, en suivant les préceptes du livre sacré, le médecin vient à perdre son malade, il est reconnu innocent et exempt de tout reproche; si, au contraire, il s'est écarté des préceptes écrits, il peut être accusé et condamné à mort, le législateur ayant pensé qu'on ne saurait trouver un traitement meilleur que celui qui avait été consacré par un si long temps et établi par les hommes les plus renommés dans leur art. » [17, liv. I, 82.] Les papyrus, par la profusion de recettes thérapeutiques, pour un même mal, semblent s'inscrire en faux contre le récit de Diodore. Trois siècles avant lui, Aristote fait mention d'une loi singulière, non confirmée par d'autres sources, défendant aux médecins de recourir à un traitement actif avant le quatrième jour de maladie (*La Politique*, liv. III, chap. II).

Pline prétend que les médecins étaient rétribués par le trésor public. Diodore déclare que dans les expéditions militaires, et dans les voyages, tout le monde est soigné gratuitement, les médecins étant entretenus aux frais de l'Etat

[17, I, 82]. De même, dans les villes ouvertes au commerce extérieur, des médecins auraient reçu une pension du trésor pour donner leurs soins gratuits aux étrangers. En l'état actuel de la documentation, la question des honoraires médicaux au temps des pharaons — en nature, puis en argent ? — est si mal connue qu'il nous paraîtrait vain d'insister.

CHAPITRE XIV

DIEUX, MAGIE ET MEDECINE

« L'Homme peupla d'abord l'espace de forces libres, passionnées, susceptibles d'être invoquées et fléchies. »

(E. RENAN, *Histoire du Peuple d'Israël*, I, 27.)

Dans l'ancienne Egypte, religion, magie et médecine sont très étroitement liées, comme nous l'avons déjà remarqué. « Il faut croire... qu'un grain de divinité mêlé aux autres ingrédients plaisait plus à la fantaisie des malades que l'origine terrestre la mieux constatée, car les vieux prédécesseurs égyptiens du vieil Hippocrate prétendent le plus souvent n'être que les interprètes irresponsables d'une science surhumaine. Ils se plaisaient à entourer l'apparition de leurs livres d'une mise en scène presque romanesque dans quelques-uns de ses détails. » (Maspero [38, p. 288].)

« Commencement du livre pour chasser *l'uxedu* de tous les membres d'une personne, tel qu'il fut trouvé dans un écrit aux pieds du dieu Anubis dans la ville de Létopolis; il fut apporté à Sa Majesté le Roi de la Haute et de la Basse Egypte, le défunt Usaphaïs », lit-on au papyrus Ebers (p. cm [30, p. 185]).

« Ce livre fut découvert une nuit par le prêtre lecteur en chef dans la grande salle du sanctuaire de Chemmis. La terre était plongée dans les ténèbres, mais la lune inonda de sa clarté ce manuscrit, merveille qui fut portée à Sa Majesté Chéops, le défunt roi de la Haute et Basse Egypte », trouve-t-on au papyrus de Londres (p. viii [42, p. 188]).

« Commencement du recueil pour chasser l'*uh'tu*, trouvé sous de vieux écrits dans un coffre, aux pieds d'Anubis, à Létopolis, au temps de Sa Majesté le défunt roi Usaphaïs. Après sa mort, il fut porté au défunt roi Send, en raison de son importance », voit-on au papyrus de Berlin (p. xv [61, p. 90]).

Les exemples de ce genre sont très répandus.

Les principaux dieux en relation avec la médecine sont : Apis, la divinité de la santé, à laquelle on attribuait l'origine de la médecine; Thoth, incarnation de la sagesse; Ptah, dieu de Memphis, et enfin, Imhotep. Nous donnerons quelques détails sur ce dernier.

Les attributs d'Imhotep sont aussi élevés que variés. On l'a considéré comme « *Kher-eb* ou chef des lecteurs sacrés, vizir, scribe et sage, architecte, astronome, astrologue et alchimiste, magicien et médecin » [24, p. 13].

La fonction de lecteur en chef était de la plus haute importance, car il était responsable non seulement du bien-être des vivants, mais aussi des courses vagabondes des défunts dans l'autre monde. Vizir, Imhotep se serait avéré administrateur d'envergure, d'après la légende de la famine de sept ans, sous le règne de Zoser. Sage et scribe, sa réputation a longtemps duré, et avant de se mettre au travail, le scribe versait quelques gouttes d'encre en libation à Imhotep. Architecte, on lui attribue les plans de la célèbre pyramide à degrés de Sakkara, considérée comme la plus vieille construction en pierre du monde et la construction du premier temple d'Edfu, selon des plans tombés du ciel. Assez tard, on lui octroya une connaissance étendue de l'astronomie et de l'astrologie. Les dates de sa naissance et de sa mort sont inconnues; on sait seulement, par deux inscriptions, qu'il florissait sous le roi Zoser, deuxième pharaon de la III^e dynastie (vers 2900 av. J.-C.). Son père aurait été l'architecte Knoch, sa mère Khrednoukh et sa femme Roupe Nofert. Vers la XVIII^e dynastie, il aurait été promu au rang de héros, et l'époque saïte l'aurait divinisé. Ptah, le grand dieu de Mem-

phis, se serait alors substitué à son père humain, et, d'après certains auteurs, la déesse Sekhmet à sa mère. Devenu membre de la grande triade de Memphis, Imhotep est vénéré comme « grand médecin des Dieux et des hommes », « dieu qui protège les humains », « qui donne la vie à tous ceux qui s'adressent à lui ». Trois temples au moins lui sont consacrés : à Memphis, à Thèbes et dans l'île de Philae. Son culte ne cesse de prendre de l'extension sous toute la période ptolémaïque, surtout à Memphis, où il supplée Ptah, à la période hellénique. Son culte s'éteindra lentement au cours des deux premiers siècles de l'ère chrétienne, sauf à Memphis, qui lui gardera longtemps sa foi. « Les faits historiques à l'appui de son existence sont extrêmement rares », remarque Garry. Cependant, il ne la met pas en doute. Comme preuve de sa réalité humaine, il mentionne les très nombreuses statuettes fort anciennes qui « toutes le représentent jeune, d'apparence raffinée, tête rasée, un rouleau de papyrus qu'il lit ou déplie sur les genoux. Le costume qu'il porte est également humain, sacerdotal, sans aucun des embellissements ordinaires des dieux ». A l'inverse, des figurations plus récentes, une statuette en bronze du British Museum et deux bas-reliefs des temples de Karnak et de Medinet-Habou le représentent avec les attributs de la divinité.

De l'œuvre médicale d'Imhotep nous ne possédons rien avec certitude. Sans doute, Breasted suppose qu'il pourrait être l'auteur du papyrus d'Edwin Smith, mais sa gloire pourrait bien ne provenir que de la Magie, si, avec Sethe, on l'identifie à Teta, dont les prouesses magiques sont décrites au papyrus de Westcar.

En définitive, nous ne possédons sur cet homme qui devint dieu aucune donnée formelle, pas même la certitude de son existence réelle. « Il faut, conclut G. Garry, laisser à la postérité le soin de résoudre le problème du choix d'Imhotep comme dieu de la médecine. Sa vie, à coup sûr, est remplie de mystérieux et de miraculeux, et autour de son nom se sont rassemblés les mythes fabuleux; naturellement, les

folles légendes se sont cristallisées à l'entour, rendant difficile la discrimination du vrai et du faux. » [24, p. 22.]

Le rite magique est l'expression d'une volonté forte, affirmée dans chaque détail du rituel, tendant à la subjugation d'êtres surnaturels, génies, démons, esprits (magie surnaturelle ou évocatoire), ou à la domination des forces naturelles, ordinairement soustraites à l'empire de l'homme (science occulte ou magie naturelle).

« En Egypte, écrit Maspero, ce que nous appelons le surnaturel est journalier. » La magie, « à la fois connaissance, art et culte chez les primitifs » (P. Saint-Yves), est d'un ordre très relevé sur les bords du Nil.

D'après le papyrus de Westcar, l'un rattache au tronc une tête fraîchement coupée; l'autre fabrique un crocodile qui dévore ses ennemis; un troisième ouvre les eaux et les amoncelle à son gré... La science du magicien vient des dieux eux-mêmes : « Thot est l'inventeur des formules magiques, comme « Seigneur de la voix créatrice, maître des paroles et des livres. » Isis est la grande magicienne qui a dérobé à Râ son nom... Parmi les hommes, quelques-uns ont reçu, par les livres sacrés, la révélation des magies de Thot, d'Isis... Ils sont des « savants », ils « connaissent les noms » des dieux, des esprits, des génies, de tout être; ils ont donc *pouvoir sur eux...*; ils savent la puissance des formules divines, prononcées avec une intonation exacte; ils ont « *la voix juste* » et ils prétendent, à l'occasion, « créer par la voix. » [40, p. 474.] Les buts dans lesquels intervient la magie, sous forme d'amulettes, figurines ou formules d'incantation, de conjuration, sont aussi nombreux que les exigences de la vie. Elle influe sur le temps, protège contre les lions et autres bêtes fauves, les crocodiles, les serpents et les scorpions. Elle aide les femmes en couches, remédie à la stérilité, renforce l'efficacité des médicaments, et permet de lutter contre toutes blessures, tous empoisonnements et toutes maladies, aussi bien que contre les morts, ces esprits dangereux, qui, hors des tombeaux, vont hanter l'humanité, pour lui apporter

la maladie et le malheur. Aussi, la magie imprègne-t-elle la littérature médicale. Certains papyrus (Londres et Leyde) sont à peu près exclusivement magiques; la magie tient une place importante dans les autres. Le papyrus d'Edwin Smith lui-même n'en est pas totalement exempt : un cas, d'ailleurs considéré comme fatal, comporte une formule d'incantation.

Nous allons revenir sur le rôle de la magie considérée dans ses rapports avec la médecine égyptienne, mais nous terminerons ce chapitre en rapportant les conclusions d'Hubert et Mauss, citées par le Professeur A. Rey :

« ... Ce trésor d'idées, amassé par la magie, a été longtemps le capital que les sciences ont exploité. La magie a nourri la science, et les magiciens ont fourni les savants. »
[50, p. 47.]

CONCLUSIONS

Au terme d'une trop brève étude de détail, il convient de s'élever à un jugement d'ensemble, d'ordre général.

Empirisme et magie, ignorance et charlatanisme, déciaient la plupart des auteurs au sujet de la médecine dans l'Égypte des pharaons. Certains, tel Daremberg, nient son existence et font naître la médecine en Grèce : prétention erronée, contredite par les faits historiques. Hippocrate, Pline, Dioscoride, Galien, ont fait d'importants emprunts à la médecine égyptienne. Cette dernière, au contraire, paraît autonome en l'état actuel de la documentation, et si des réserves s'imposent sur la possibilité d'une influence chaldéenne, jusqu'à plus ample informé, l'Égypte doit être considérée comme le berceau de l'art médical.

Médecine empirique... Qu'est-ce à dire ? Tributaire de beaucoup de sciences, la médecine ne peut que suivre leurs progrès. Son domaine propre consiste dans la description et le traitement des maladies. Or, certains passages des papyrus classiques offrent déjà une observation correcte des signes morbides et des remèdes sérieux.

Médecine magique... Oui certes, mais sans signification péjorative. Caricature de la magie antique, le charlatanisme actuel n'en est pas l'héritier : exploitation éhontée de la crédulité publique, il repose sur le roc inébranlable de la sottise. Révolte contre l'impuissance, aspiration vers la maîtrise du monde, essentiellement acte de foi en la toute-puissance de la volonté humaine, la Magie a joué un rôle pri-

mordial dans les civilisations primitives. Elle a sauvé l'homme ignorant, entouré de forces inconnues et incompréhensibles, très souvent hostiles, du morne désespoir. Mirage fécond, elle donna à l'humanité chancelante le courage de gravir, pas à pas, sous son illusoire protection, le sentier escarpé, hérissé d'embûches et d'angoisses, qui monte vers les cimes ensoleillées de la science. Certes, l'humanité, fière du chemin parcouru, riche de ses acquisitions, sûre des guides de la méthode scientifique, a repoussé à juste titre le fantôme sur qui elle crut longtemps s'appuyer. Elle ne saurait oublier, toutefois, que la Magie versa au cœur de l'homme, dans les ténèbres du passé, le viatique suprême : l'espérance. Un facteur puissant a d'ailleurs renforcé l'emprise magique en matière médicale : l'épouvante de la mort.

Dans l'ancienne Egypte, la médecine ne peut guère, réduite à ses seules ressources; la magie, au contraire, peut tout; comment ne pas la solliciter ? Sans doute, peut-on objecter, ce recours est psychologiquement légitime, mais le résultat pratique est déplorable : on s'endort dans une confiance mal placée, et des phrases mensongères empêchent la recherche de remèdes efficaces. En réalité, les documents prouvent que les incantations suppléent à l'insuffisance des moyens matériels, mais ne les remplacent pas.

Du reste, depuis quelques années, un fait nouveau a entraîné la cassation sans renvoi de l'arrêt porté sur la médecine égyptienne.

« Le papyrus d'Edwin Smith, écrit son traducteur, est le premier document réellement scientifique connu, car nous y trouvons pour la première fois l'esprit humain s'efforçant de discerner et de rapporter les *faits*, et, ensuite, de fonder des *conclusions* sur ces faits observés. » (3, p. 88.) Ce très ancien manuscrit « est suffisant pour nous permettre de nous former, pour la première fois, une juste appréciation du caractère et de la valeur de la connaissance médicale égyptienne... L'auteur du grand livre de chirurgie..., dont nous n'avons qu'un simple fragment au recto du

rouleau d'Edwin Smith, appartenait à un groupe d'hommes qui furent forcément fils du temps. Nous ne pouvons concevoir qu'ils aient jamais cessé de croire au pouvoir de la magie, mais ils avaient appris qu'en chirurgie et en médecine, ils se trouvaient en face d'un grand corps de phénomènes observables, qu'ils rassemblèrent systématiquement et scientifiquement ».

Et, ainsi, ce court manuscrit mutilé présente une importance capitale non seulement pour l'histoire de la Médecine, mais encore pour celle de la Pensée, dont il constitue la première étape incontestable sur le chemin de la Science.

Selon toute vraisemblance, ce papyrus n'est pas absolument isolé dans la littérature médicale égyptienne. Sa seule découverte bouleverse les notions classiques et donne une base rationnelle à notre ardent désir de contempler un jour Isis dévoilée, dans tout l'éclat de sa radieuse nudité.

VU, BON A IMPRIMER

Vu : *Le Doyen,*

Le Président,

C. SIGALAS.

M. CREYX

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

Bordeaux, le 29 juin 1933.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

1. AVALON (Jean). — Imhotep, l'Esculape des Egyptiens. *Aesculape* févr. 1927, p. 36.
2. BASLEZ (Louis). — Les poisons dans l'antiquité égyptienne. Th. Paris, 1932.
3. *Bibliothèque égyptologique*, Paris.
4. BREASTED (James, Henry). — Histoire de l'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête persane, 2 vol., Bruxelles, 1926.
5. — The Conquest of civilization. London, 1926.
6. — The Edwin Smith Papyrus. *Bibliothèque Ecole Hautes Etudes*, fasc. 234, Paris, 1922.
7. BUDGE, E. A. WALLIS. — A History of the Egyptian people, London, 1914.
8. — The Book of the Dead, London 1898.
9. CATON (Richard). — I-Em-Hotep, the Egyptian god of medicine; egyptian views as to the circulation. *Brit. M. J.*, 1904, t. I, p. 1473.
10. CHABAS (F.). — Etudes sur l'Antiquité historique, Paris, 1873.
11. — Mélanges égyptologiques, Paris, 1862-1864.
12. CHAPELAIN-JAURÈS (Robert). — La pathologie de l'Égypte ancienne d'après les momies et les manifestations réalistes de l'art égyptien. Th. Paris, 1920.
13. CORIAT, ISADOR (H.). — Medical Magic. *Ann. of med. hist.*, autumn 1922, p. 291.
14. DAWSON, WARREN (R.). — Pygmies, dwarfs and Hunchbacks in Ancient Egypt. *Ann. of Med. Hist.*, winter 1927, p. 315.

15. DELAUNAY (Paul). — La médecine populaire. Ses origines magiques, etc. *Med. internat.*, janv. 1930 et s.
16. DIEPGEN (P.). — Von der altägyptischen Medizin. *Deutsche Med. Wochens.*, 7 août 1931, p. 1380.
17. DIODORE DE SICILE. — Bibliothèque historique. Traduction A.-F. Miot, 7 vol., Paris 1834-1838.
18. EBBELL (B.). — Bidrag til Studiet av den gammel-aegyptiske Medicin. *Norsk Magazin for Laegevidenskaben*, Kristiania, april 1921, p. 285.
19. EBERS (Georg.). — Papyrus Ebers. Die Maasse und das Kapitel über die Augenkrankheiten, Leipzig, 1889.
20. ELSBERG, CHARLES (A.). — The Edwin Smith Surgical Papyrus. *Ann. of Med. Hist.*, may 1931, p. 271.
21. FINLAYSON (James). — Ancient Egyptian Medicine. *Brit. M. J.*, 1893, t. I, p. 748, 1014 et 1061.
22. FOUCART (M.-L.). — La médecine dans l'ancienne Egypte. *La Nature*, 1^{er} janv. 1933, p. 25.
23. GARRY (Gerald T.). — Egypt : the Home of the Occult Sciences with special reference to Imhotep, London, 1931.
24. — Imhotep, the reputed first physician, etc. Congr. internat. méd. trop. et hyg. au Caire, 1928; *C. R.*, t. II, p. 13.
25. GRIFFITH (F. L.). — A medical papyrus from Egypt. *Brit. M. J.*, 1893, t. I, p. 1172.
26. GUEST, EDITH (M.). — Ancient Egyptian Physicians. *Brit. M. J.*, 1926, t. I, p. 706.
27. GUIART (Jules). — La médecine au temps des pharaons. *Biologie méd.*, nov. 1922, p. 301.
28. — L'obstétrique dans l'ancienne Egypte, 11 p., s. d.
29. HÉRODOTE. — Histoire d'Hérodote, traduite du grec par P.-H. Larcher, 9 vol., Paris, 1802.
30. JOACHIM (H.). — Papyros Ebers. Das älteste Buch über Heilkunde, Berlin, 1890.
31. KAMAL (H.). — Methods of diagnosing diseases by the ancient Egyptians. Congr. internat. méd. trop. et hyg. au Caire, 1928; *C. R.*, t. II, p. 23.

32. LINT (J. G. de). — De bezwering in de geneeskunde van Het Oude Egypte. *Nederlandsch Tijdschrift voor Geneeskunde*, 1928, t. I, p. 541.
33. LUCHS (L.). — Quelques remarques sur le papyrus d'Edwin Smith. Congr. internat. méd. trop. et hyg. au Caire, 1928; *C. R.*, t. II, p. 37.
34. MALGAIGNE. — Essai sur l'histoire de la médecine égyptienne. *Rev. méd. chir. de Paris*, 1843, p. 183.
35. MASPERO (G.). — Les contes populaires de l'Egypte ancienne, Paris, s. d.
36. — Les fouilles de Petrie au Fayoum. *Bibliothèque égyptologique*, Paris, 1900, t. VIII, p. 412.
37. — Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique, 3 vol., Paris, 1876.
38. — Le papyrus Ebers et la médecine égyptienne. *Bibliothèque égyptologique*, Paris, 1898, t. VII, p. 287.
39. MEUNIER (L.). — Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'à nos jours, Paris, 1924.
40. MORET (A.). — Le Nil et la civilisation égyptienne, Paris, 1926.
41. MONCOURIER (Louis). — L'Ecole médicale d'Alexandrie. Th. Bordeaux, 1931.
42. MORGAN (Jacques de). — L'humanité préhistorique, Paris, 1924.
43. — Recherches sur les origines de l'Egypte, Paris, 1897.
44. MULLER (Max W.). — Egyptological Researches. Results of a journey in 1904, Washington, June 1903.
45. NAZMI, ABDEL AZIZ. — La médecine au temps des pharaons. Th. Montpellier, 1902-1903.
46. PÉRETZ (H.). — Le docteur Clot Bey et son œuvre en Egypte. Congr. internat. méd. trop. et hyg. au Caire, 1928; *C. R.*, t. II, p. 269.
47. PIERRET (Robert). — Le Congrès de méd. trop. et d'hyg. au Caire. *Biol. méd.*, mars 1929, p. 117.
48. PONS (Albert). — Les origines de l'embaumement et l'Egypte prédynastique. Th. Montpellier, 1910-1911.
49. REUTTER DE ROSEMONT. — Histoire de la pharmacie à travers les âges, t. I, Paris, 1931.

50. REY (Abel). — La science orientale avant les Grecs, Paris, 1930.
51. RIVERS (W. H. R.). — Medicine, Magic and Religion, London, 1927.
52. RUFFER, ARMAND (Sir Marc). — Studies in the Palaeopathology of Egypt., Chicago, 1921.
53. SMITH, ELLIOT (G.). — Anthropological Work in Egypt. *Brit. M. J.*, 1908, t. II, p. 926.
54. — The alleged discovery of syphilis in prehistoric Egyptians. *Lancet*, 1908, t. II, p. 521.
55. — The History of Mummification. *Brit. M. J.*, 1908, t. II, p. 926.
56. — The Medicine of Ancient Egypt. *Brit. M. J.*, 1921, t. I, p. 472.
57. — The most ancient splints. *Brit. M. J.*, 1908, t. I, p. 732.
58. SOEHY, GEORGY. — A short account of ancient Egyptian Medicine. Congr. internat. méd. trop. et hyg. au Caire, 1928. — *C. R.*, t. II, p. 3.
59. SUTTON, HARVEY. — Physic and physicians in ancient Egypt. *M. J. of Australia*, 1927, t. II, p. 828.
60. VINCHON (Jean). — Soc. franç. hist. méd. C. R. *Progrès médical*, 22 oct. 1932, p. 1807.
61. WRESZINSKI (Walter). — Die Medizin der alten Aegypter, Leipzig, Band I : Der Grosse Medizinische Papyrus des Berliner Museums, 1909.
62. — Band II : Der Londoner Medizinische Papyrus und der Papyrus Hearst, 1912.

